



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

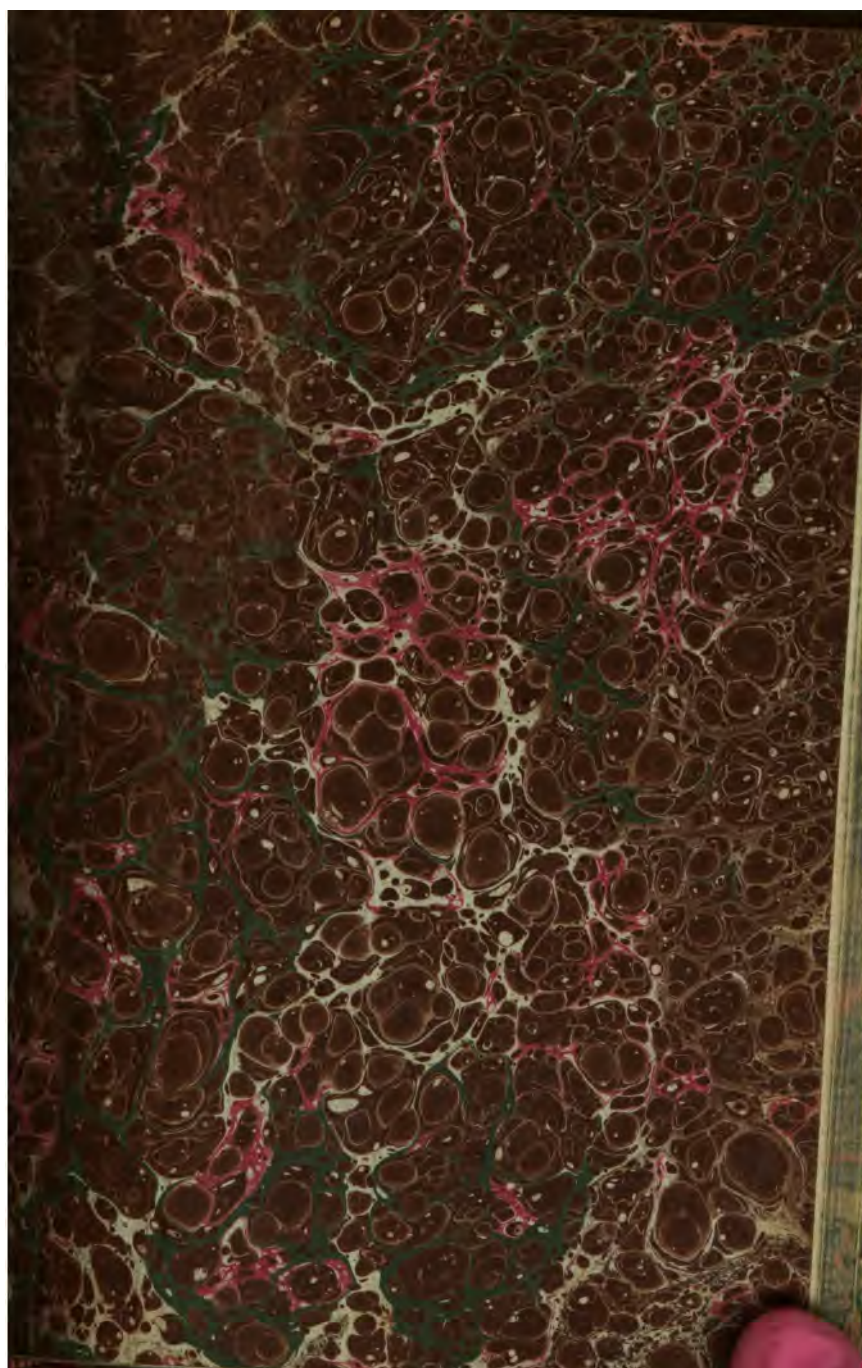
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

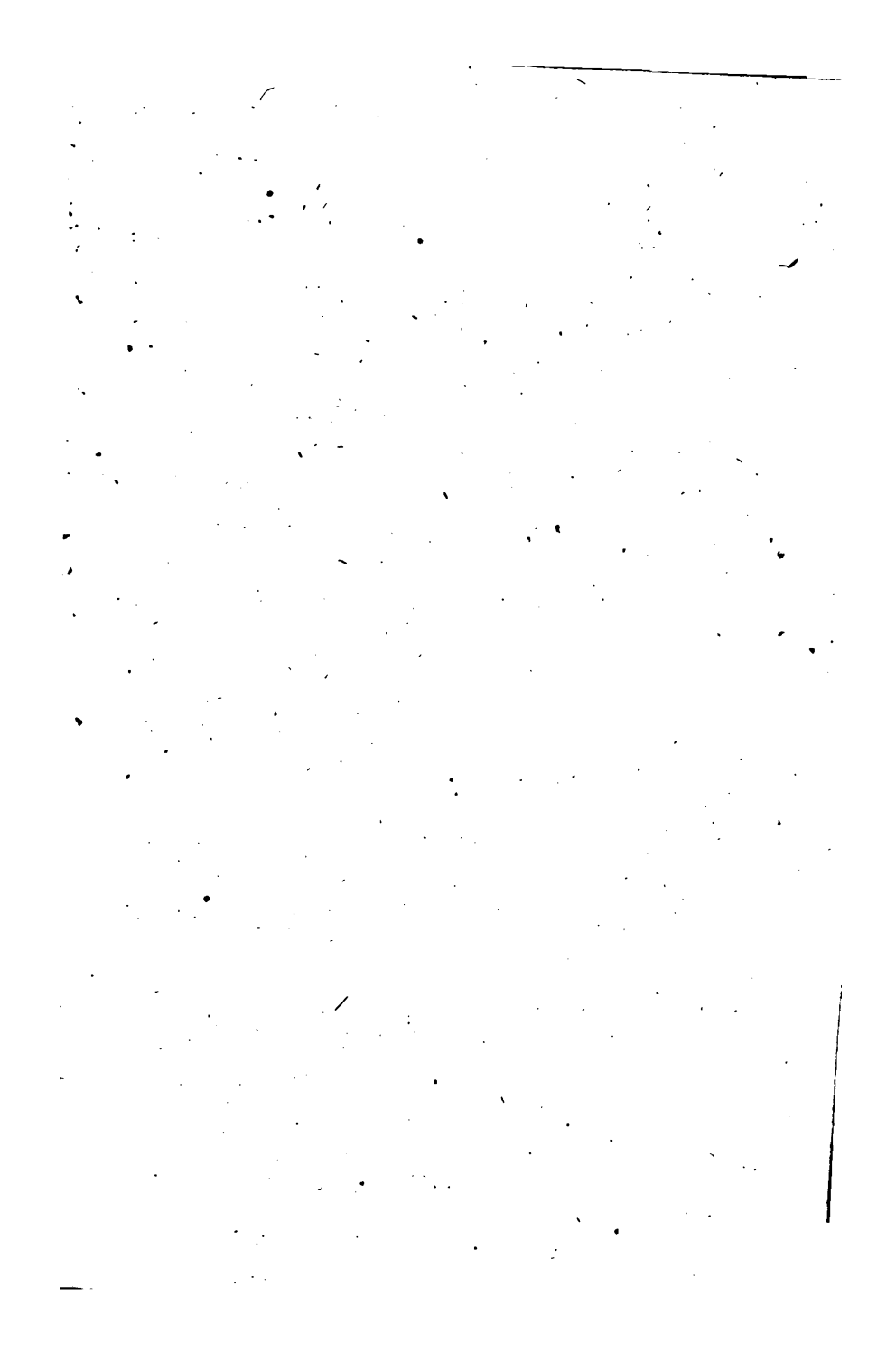


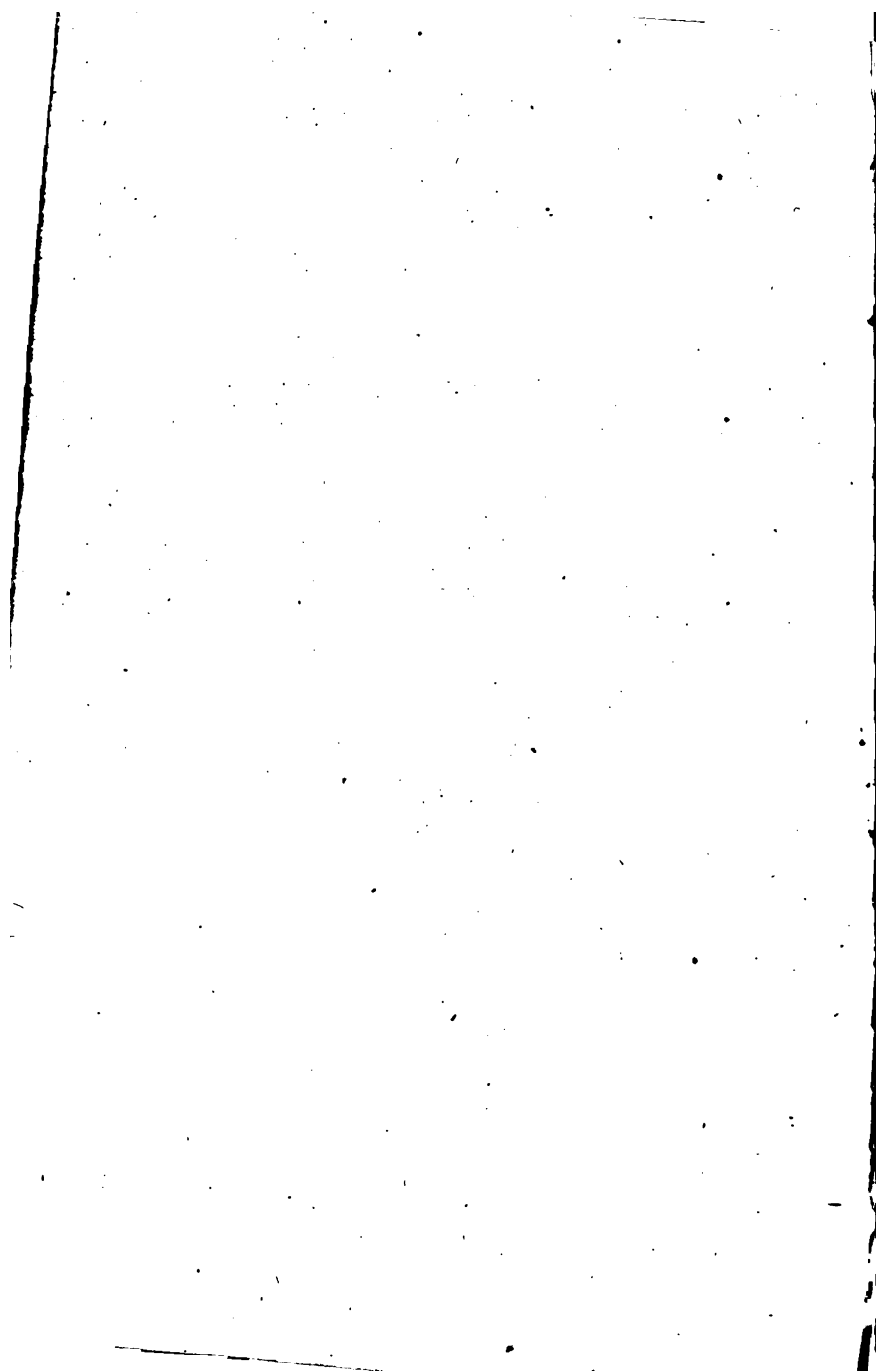
Vet. Fr. III B. 104





Ed. orig. d'un des derniers
écrits de L.-P. Mercier.





CHARITÉ.

CHARITÉ.

PAR LOUIS-SÉBASTIEN MERCIER,

Membre de l'Institut National.

Doux lien des Mortels, céleste Charité,
Rends à cet Univers sa première beauté;
Servons ainsi le Dieu dont la bonté suprême,
Créa tout pour aimer, en aimant tout lui-même.



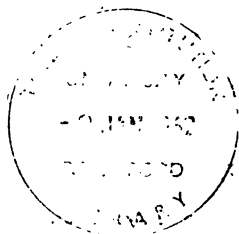
A VERSAILLES,

De l'Imprimerie de PH.-D. PIERRES, Imprimeur de la Préfecture,
rue St.-Honoré, n°. 23.

ET SE VEND A PARIS,

Chez BOSSANGE, MASSON et BESSON, Libraires, rue de Tournon,
Faubourg Saint-Germain.

1805.



AVANT-PROPOS.

JE n'ai point écrit cet opusculé; je l'ai dicté. Heureux, si je me retrouvois plus souvent dans cette disposition d'esprit où loin du fantôme de la renommée littéraire, on ne sent que le besoin de répandre les plus douces émotions de son ame ! Ceci a donc été fait pour moi et pour me complaire dans mes propres sentimens. Or, l'on est averti d'avance que l'on a bien fait, lorsqu'on se sent

vj *AVANT-PROPOS.*

attendri de ce qui nous est échappé d'inspiration et sans aucune espèce d'effort. Ces pensées sont tombées d'elles-mêmes sur le papier, parce qu'il y a long-temps que je les nourrissois en moi. Qu'ils ne soient pas perdus, ces bons germes ! Que j'aime dans la Bible *les corbeaux d'Elie* ! ils apportent la nourriture à des hommes perdus dans leur désert ! Imitons ces messagers de la Providence ; prenons leurs aîles, et donnons des secours à ceux que le besoin assiège douloureusement dans des solitudes ignorées.

Et la fiole de la *veuve de Sarepta* ! Bon dieu ! que cela est simple et touchant ! Une charité adroite, invisible et

AVANT-PROPOS. vij

généreuse, ne pourroit-elle pas renouveler la provision d'*huile* d'une pauvre femme ? car le *bon vouloir* donne et pourroit donner à l'infini à plusieurs de nos actions naturelles la couleur du miracle ; et si nous savions tout le bien que nous pouvons faire ici-bas, quoique faibles et bornés, nous serions étonnés de notre force en ce genre, et de la grande richesse de nos propres facultés ; mais il faut pour cela posséder le *bon vouloir* ; c'est là la base première : que son empire devient alors puissant ! Écoutons-nous, et nous trouverons ensuite en nous-mêmes le guide sûr fait pour nous mener et nous affermir dans le chemin des vertus. Nous pouvons apprendre,

en nous consultant bien, ce qui nous paroît difficile à savoir, c'est-à-dire, si nous possédons ou si nous ne possédons pas la *santé* de l'âme. Pour cela, descendons avec courage et sincérité dans notre *intérieur*; et si nous nous disons avec plénitude de vérité : *Au premier bien que la Providence m'accorde, je partagerai avec le pauvre ou l'infortuné, et je lui donnerai tant*; si nous en prenons dès-lors la ferme et vraie résolution, nous ne sommes pas malades : voilà le *bon vouloir* qui se manifeste; c'est le germe de tout le reste. Mais, si, au contraire, nous marchandons, si nous calculons, si nous retenons en idée la part du pauvre; si nous combattons

pour moins payer même en cette monnaie, la maladie existe ; elle pourroit empirer et devenir très-grave ; il est donc temps de songer à nous guérir en travaillant sur nous-mêmes , car il faut revenir au *bon vouloir*. L'avarice avoit déjà pris profonde racine en nous , et la plante empoisonnée menaçoit de s'élever ; et cependant , lorsque nous ne touchions rien encore , et qu'il ne s'agissoit que du *bon desir* ! Quoi ! dans notre âme desséchée , quoi ! pas même le *bon desir* ? Prenons-y garde sérieusement ; nous sommes dès-lors *mal-portans* ; la punition réelle de l'aveugle cupidité précède ainsi la pratique. Méchant ! vous ne donnez rien ou bien peu de chose , et

x A V A N T - P R O P O S .

quand? lorsque vous attendez de la Providence une multitude de bienfaits; et qu'elle ne veut de vous alors qu'un *bon vouloir*. Jugez-vous vous-mêmes : ne méritez-vous pas que ces bienfaits vous soient retirés?

Osez donc, Lecteurs, appliquer *cette vraie pierre de touche* sur votre cœur; je vous la fais connoître; et malheur à vous si vous redoutez même de l'essayer, comme hélas! je le crains.

Ainsi, le grand mélange du bien et du mal, l'inégalité des fortunes, les coups imprévus du sort, sont les moyens admirables dont Dieu se sert dans ses voies infinies pour laisser à ses créatures le soin de prononcer elles-mêmes

AVANT-PROPOS. xj

leur propre arrêt; c'est à elles de ne pas étouffer le *bon vouloir*, le *bon desir*; or nous pouvons tous savoir si par malheur il ne seroit pas totalement éteint en nous. Nous ne pouvons pas tromper notre conscience; descendons, je le répète, en notre intérieur; donnons-nous en idée une fortune nouvelle, considérable, et disons sincèrement et véritablement : *Je donne tant à ceux qui ont besoin.....* Mais vous chicanez encore sur cette monnoie idéale..... Appelez bien vite le médecin de l'âme:.....

Fréepart, dans la comédie de l'*Ecosaise*, donne la dixième partie de son gain aux pauvres : bien ! S'il a fait cela d'avance, il est né bon et charitable ;

xij A V A N T - P R O P O S .

si c'étoit depuis sa fortune, il ne seroit plus qu'un homme bienfaisant ; et tel criminel opulent fait du bien à son insu et d'après l'inévitable résultat de ses richesses ; il faut donner d'avance, d'après le *bon vouloir*.

Bon Dieu ! des hommes ici-bas qui par leur misère profonde sont l'effroi des hommes ! Rêvez du moins leur soulagement ; occupez-vous en idée de leurs maux ; souffrez véritablement avec eux ; payez ainsi : *dote et dabitur vobis*. La pensée bonne est la fécondité même.

L'athéisme est la punition de l'orgueil scientifique ; l'insensibilité absolue devient la punition de l'homme incharitable ;

ritable ; il se durcit par degrés. Je lui ai enseigné les moyens de connoître sa *maladie*, afin qu'il travaillât à se recréer :

oh ! quelle joie pour lui et pour moi, quand il pourra se dire à lui-même :

« Non, je ne calcule plus avec le *lot* qui me surviendra ; je donne aujourd'hui et avec pleine *volonté* et *sincérité* ; non, je ne suis plus un lâche égoïste »

Joueurs, spéculateurs de toute espèce, gagnez, soit, mais en même-temps osez vous connoître. Tous les trésors de

la saine morale sont dans ces mots :

Connois-toi toi-même ; ainsi que toutes les règles de la critique sont dans ces paroles de *Thalès* : interrogé quelle

chose étoit au monde la plus aisée à

faire, il répondit : *C'est de reprendre les autres.*

On ne trace point des *maximes* pour les sages, mais pour ceux qui ne l'étant pas, consentent à le devenir. Le commencement du bien, c'est de connoître ce qui se passe de mal en nous; le plus beau rêve de la pensée, c'est de créer des heureux : commençons par là; sentons en nous le *bon vouloir*, le *bon desir*; il amènera infailliblement les fruits de la *charité*.

C'est à ce *mot*, qui renferme tout, et qu'il faut ressusciter avec courage, même employer fréquemment, qu'il appartient dans tous les temps de gagner les cœurs et de changer les esprits; la

charité naturelle suffit pour réparer les erreurs momentanées de la législation, et le plus sage des *politiques* sera toujours l'homme le plus *charitable*.

C'est que tout est dans la charité. On retrouve dans la description qu'en fait l'*Apôtre*, les caractères de l'amitié et même de l'esprit de société :

La Charité, dit l'Apôtre, est patiente ; elle est pleine de bonté ; elle n'est point jalouse ; elle ne fait rien mal à propos ; elle ne s'enfle point ; elle n'est point ambitieuse ; elle ne cherche point ses propres intérêts ; elle ne s'emporte point ; elle ne pense mal de personne ; elle n'a point de joie de l'injustice, et elle en a de la vérité ; elle endure tout ; elle croit, elle espère

xvj *AVANT-PROPOS.*

*tout ; elle supporte tout ; (aussi l'Apôtre
ajoute) : que qui n'a point la charité
n'est qu'un airain sonnant et une timbale
retentissante , en un mot , que qui n'a
point la charité n'est rien. I. Cor. 13.*

v. 4.





CHARITÉ.

Il faut bien se garder de vouloir changer dans notre langue le mot *charité*, c'est un de ces mots qu'il faut conserver avec soin; ne point changer, dis - je, pour un autre, ni laisser vieillir; (*) les mots *bienfaisance*, *compassion*, *sensibilité*, n'en disent pas autant que le mot *charité*; on peut dire quelquefois *pitié barbare*, et Rousseau s'est servi de cette expression avec sa force ordinaire, lorsqu'il parle de l'homme qui détourne ses yeux du spectacle de l'infor-

(*) Ma néologie, mal reçue en France, a obtenu ailleurs des suffrages qui suffisent au but que je m'étois proposé. J'ai toujours été heureux dans la fin de mes travaux.

tune , se parant de cette fausse sensibilité qui prétend ne pouvoir pas le soutenir ; il condamne cette délicatesse que révoltent les haillons de la misère ; qui s'arrête de dégoût sur le seuil de la chaumière où la *charité* courageuse ne craint point d'entrer.

Rapprochè de moi les malheureux que mon abord intimide , dit Milord Edouard à l'amant de Julie , voilà la *charité*. Descends pour moi dans les détails où je ne puis entrer , dira le riche à l'ami qu'il chargera de ce soin , ce n'est plus que de la *bienfaisance*.

On peut faire l'aumône sans charité , comme une dette , comme un acte de vanité , ou pour se débarrasser de toute importunité , et l'on devient , pour ainsi dire , responsable de toute aumône particulière mal-appliquée ; la charité la fait de ses propres mains , elle ne craint point la physionomie du malheureux qu'elle soulage.

La charité fait l'aumône à tous sans aucune exception , la bienfaisance a ses prédilections ; la charité dit : par-tout où je vois un homme , je vois mon frère ; le bienfaisant fera tomber sa bienfaisance sur son voisin , sur son compatriote

Il ne me paroît guère à craindre aujourd'hui , qu'on refuse de secourir l'homme d'une croyance opposée à la nôtre. Le siècle de ce fanatisme est passé , espérons qu'il ne reviendra plus.

L'indigent vient-il d'un climat lointain , a-t-il erré de contrée en contrée , pour échapper au malheur qui semble le poursuivre par-tout , ce vêtement , ce langage étranger lui donnent souvent de nouveaux droits à la compassion.

Mais la charité va plus loin encore , elle impose l'obligation , le dirai-je , l'obligation de faire du bien aux paresseux. Faut-il donc encourager leur paresse ? Non , mais il ne faut pas non plus les laisser mourir de faim , ou ne leur donner de choix pour l'éviter qu'entre un travail assidu et le crime : l'alternative est trop dangereuse. Qui sait combien de paresseux a changé en scélérats la dureté des riches ? Il leur sied bien , à ces riches fainéans , de faire à l'indigent , un crime irrémissible de sa paresse ! Qu'ils la lui pardonnent , comme ils veulent que la société , comme ils veulent que Dieu leur pardonne la leur.

Ne refusez pas aux mendiants une assistance qu'ils implorent au nom du Dieu de charité.

Que hazardons-nous ? Que nous coûte l'aumône légère qui suffit à ses besoins présents, qui nous attire ses bénédictions, qui peut-être va lui sauver un crime ? Quelque soit l'indigent qui nous demande, son indigence doit être une recommandation suffisante pour nous ; c'est assez qu'il soit homme et dans le besoin ; que nous importe le reste ? Dieu seul en est juge.

Rousseau met la même morale dans la bouche de Julie, et j'y souscris.

L'homme charitable est celui qui répand, celui qui donne abondamment. Il est des temps où la terre libérale se lasse de fournir à la subsistance de l'homme ; elle devient avare et ferme son sein. Le prix excessif de ses productions les plus nécessaires, oblige le pauvre qui ne peut s'en passer, à consumer toutes les épargnes d'un temps plus heureux, toutes les foibles ressources d'un patrimoine modique, à contracter des dettes onéreuses pour se procurer du pain. Ainsi le nombre des indigens se multiplie, leurs besoins s'augmentent et deviennent plus pressans ; nonobstant tous leurs impuissans efforts, les ressources diminuent. Si, à force d'économie,

en se refusant tout, en retranchant toute autre dépense, en s'excédant de travail, une pauvre famille parvient à gagner le pain d'une semaine, la semaine suivante ramène des besoins plus pressans, auxquels il est toujours de plus en plus difficile de subvenir. Ces temps fâcheux ne sont pas encore éloignés, et combien d'années il faudroit pour effacer la trace de leurs ravages.

La guerre vient au contraire à la suite de cette disette, et renouvelle les souffrances du pauvre. Que lui importe le succès de nos armées, nos hautes espérances, nos brillans exploits et tous nos triomphes ? il n'en est pas moins à plaindre. Le cours des affaires est interrompu, et comme arrêté dans sa source, le commerce languit, ses opérations sont suspendues, il occupe moins de bras.

Ici, c'est la chute d'une maison opulente, qui, en tombant, en écrase plusieurs autres; là, ce sont de justes appréhensions, qui retiennent dans une inaction forcée les négocians les plus actifs. Le travail n'est donc plus une ressource : les uns ne peuvent en trouver, les autres ne remédient par là que bien peu à leur

indigence. Ces hommes que le luxe a arrachés de nos campagnes ; ces hommes , autrefois cultivateurs , et dans l'impossibilité aujourd'hui de de l'être de nouveau ; ces hommes , à qui la terre faisoit trouver leurs subsistances dans leurs premières et paisibles occupations , ne sauroient plus la trouver maintenant dans ces professions vaines , que pour leur malheur inventa notre orgueil.... La ville , qui les attira , les repousse ; la campagne , qu'ils inondent , leur refuse , pressé , qu'également et de l'ouvrage et des secours , Quelque part qu'on aille , on les rencontre par troupes , errans à l'aventure , incertains sur le parti qu'ils prendront , et ne trouvant dans aucun ce qu'ils cherchent , accablés de refus , pressés à la fois de tous les besoins , et sans espérance de pouvoir les satisfaire.... Quel spectacle ! Eh ! qui ne redouteroit la fureur de l'implacable discorde , que le sang des hommes qu'elle immole ne peut assouvir , et à qui il faut encore la subsistance de ceux qu'elle ne peut immoler ?

• Ceux qui n'ont que peu , ne peuvent sans doute donner que peu ; mais l'homme aisé , mais

le riche sur-tout, où est son excuse ? Des dépenses inévitables ? Quoi ! appellera-t-on des dépenses inévitables ces sommes immenses qu'on risque au jeu ; ces fêtes presque journalières, auxquelles la plus opulente fortune peut à peine fournir ; toutes ces dépenses que le caprice et la vanité font faire, suivies l'instant d'après par d'autres dépenses encore plus grandes, toujours incessamment reproduites par les mêmes causes ? Est-ce là ce qu'on ose appeler des dépenses inévitables ? Comme ils mentent tous, ces riches, à qui l'on entend dire si souvent qu'ils voudroient être en état de faire plus de bien ! Si cela étoit, quel immense tribut ils pourroient lever sur eux-mêmes par le simple retranchement de leurs coûteuses fantaisies, sans se refuser la moindre commodité réelle !

Dans les temps où il faut des retranchemens, qui les fera, ou le pauvre sur son nécessaire, ou le riche sur son superflu ? A qui la religion prêche-t-elle la modération, la tempérance et la sobriété ? A qui recommande-t-elle des privations volontaires ? C'est au riche que s'adressent ces préceptes, puisque la vie entière du pauvre,

remplie de privations forcées , est une mortification continuelle.

Que penser après cela de ces riches inhumains qui , au lieu de prendre dans des temps fâcheux sur leurs dépenses ordinaires , de quoi augmenter leurs aumônes , continuent à ne se rien refuser , et ne savent épargner que sur leurs charités ? Ou il n'y aura point de jugement , ou il y en aura un bien terrible sur les excès des riches.

Toutes les fois que je pense au peu que donnent , à proportion de ce qu'ils ont , ces riches qu'on nomme charitables , et qui croient l'être ; toutes les fois que je compare leurs aumônes à leurs revenus ; toutes les fois que je vois une famille qui manque de tout , faute de la même somme qu'un riche se croit en droit de perdre au jeu en une heure , de dépenser en un seul repas , ou pour une fête où il cherche envain à s'amuser , je méprise la charité si vantée de ces riches , et je crois la voir comme la voit le juge auquel il faudra qu'ils en rendent compte un jour.... Eh ! pourquoi faut - il qu'il y ait des hommes qui veuillent s'accorder tout , tandis qu'après d'eux tant d'autres , manquant de tout , sont presque

mourans de froid et de faim ; qui semblent insulter par leur luxe et par leurs plaisirs somptueux à la misère du pauvre qui , à ce spectacle , sent plus vivement et plus douloureusement son indigence ? Riches ! n'en soyez pas offensés , mais plus j'observe votre conduite , moins je trouve d'exagération dans ces paroles : *un câble passera plus aisément par le trou d'une aiguille , qu'un riche n'entrera dans le Royaume des cieux.*

Riches ! nous opposerez-vous la dureté des temps , dont se ressentent , dites-vous , les maisons les plus opulentes ? Mais , est-ce de bonne foi qu'on nous allègue cette excuse ? Si vos revenus et vos fonds ont souffert une diminution sensible , à quoi la reconnoît-on ? Y a-t-il moins de magnificence dans les habits , moins de somptuosité dans les tables , moins de faste dans les ameublemens , moins d'argent que tous les jours un jet ruineux emporte , moins de plaisirs pour lesquels on n'épargne rien ? Au contraire , il semble que ce soit à qui dépensera davantage..... Rien n'a d'attrait pour nous que ce qui coûte ; les productions les plus rares des climats les plus lointains , les étoffes que le

caprice rend sans prix, les chefs-d'œuvre des artistes qu'on ne trouve jamais trop coûteux, les ajustemens de la mode qu'à grands frais chaque jour on est obligé de renouveler : voilà ce qu'il nous faut, dût-il nous en coûter plus encore. Il y a des pauvres souffrans, et il y en a un grand nombre : les laissez-vous souffrir, pouvant si aisément les soulager ? — Supprimez une de vos fêtes ; et vous porterez la joie dans mille cœurs que la tristesse a flétris : quelques-uns de vos festins, et vous aurez de quoi subvenir à la nourriture d'une famille qui manque de pain. Oui, sans se gêner à aucun égard, sans sacrifier autre chose que des fantaisies, il est toujours facile aux riches de s'élargir. Hélas ! le pauvre, humble dans ses besoins, vivrait souvent de ce qu'ils laissent perdre par pure négligence, et, selon l'expression si touchante de l'évangile, *des miettes qui tombent de leur table.*

Donne-t-on donc aux pauvres tout ce qui leur revient ? Il s'en faut de beaucoup. Qu'obtiennent-ils en effet, à force de sollicitations, de notre chiche et mesquine charité ? Une nourriture si modique, qu'elle ne sert en quelque

soire, qu'à entretenir leur faim, en la rendant insupportable; des méchans haillons qui les couvrent à peine et ne les garantissent point des injures de l'air, ni de la rigueur du froid; quelque peu d'argent, que n'a pu emporter le cours de nos plaisirs. Voilà à quoi se réduisent les largesses de bien des gens, toujours pauvres pour l'indigent, parce qu'ils ont besoin de tout pour eux-mêmes; faiblement émus des souffrances d'autrui, ils semblent vouloir, d'une main avare, retenir encore le peu qu'ils donnent; ils se persuadent toujours qu'ils ont fait beaucoup: ils sont à l'égard des pauvres, ce que sont à l'égard de la terre aride, ces nuées qui paroissent lui promettre une pluie abondante, mais qui, n'en laissant tomber que comme à regret quelques gouttes, lui laissent toute son aridité.

A Dieu ne plaise que je fasse ici la critique de ces hôpitaux, de ces hospices, de toutes ces maisons ouvertes à l'infortuné et à l'indigence, mais il y a une réflexion qui me saisit, et que je ne saurois trop éloigner, car elle demeure victorieuse de tout ce que je fais pour la combattre; l'architecte et le maçon de ces édifices,

tous les agents quelconques, tous les fournisseurs, tous ont fait plus ou moins leur fortune avec ces indigens; ils sont constamment gras à côté de leur maigreur; toutes ces sommes enfin sont enlevées au patrimoine des pauvres. N'est-il pas singulier que ce soit toujours à côté de ces pauvres que tant d'individus deviennent riches. Les gains de ces desservans sont légitimes, soit; mais ces gains sont nombreux: cela ne ressemble-t-il pas à ces procès judiciaires où les frais surmontent le prix de la chose contestée, il y a donc là un vice radical; qu'il faudroit connaître, dévoiler et guérir; il y a tant de choses à faire pour bien faire il faudroit faire positivement le contraire de ce que l'on a fait. Le régime des secours à domicile m'a toujours paru préférable à tous les plans connus: n'isolez point l'homme souffrant, un hospice a toujours l'air d'une prison; et pour que le feu de la charité se communique, il ne faut ni verrouil, ni geolier. On m'objectera les maladies contagieuses, mais j'aurois réponse à cela, si c'étoit ici le lieu.

Pourquoi n'aurons-nous jamais d'instruction publique, que vicieuse, imparfaite, pédantesque,

propre à tuer à la fois le génie et le caractère des hommes ? C'est que nous avons refait des collègues et des professeurs pour apprendre du grec , du latin et ce je ne sais qu'on appelle *science*. Je voulois préserver la génération de ce fléau , et la voilà retombée dans les *universités* ; mais encore un ou deux siècles et l'*enfant* ne sera plus exterminé par le *régent* : reprenons.

Il est des théologiens trop sévères , selon moi : il faut faire , disent-ils , l'aumône en vue de Dieu et pour lui plaire ; en public quelquefois , si l'édification des autres hommes l'exige , mais toujours uniquement dans l'intention de plaire à Dieu. Ces théologiens bannissent le moindre sentiment de plaisir qu'éprouveroit un homme surpris dans la pratique de ce devoir ; ils condamnent la secrète joie qu'il auroit d'être connu pour charitable ; elle suffiroit pour lui enlever tout le mérite et le fruit de ses aumônes. En vérité , n'est-ce point aussi trop exiger de l'homme ? Et qui peut démêler assez clairement tous les motifs qui influent sur une de ses actions , pour pouvoir , d'après cette austère morale , s'assurer jamais qu'il eût bien fait ?

La morale doit régler, sans doute, les mouvemens de notre âme et les principes de nos œuvres, mais en grand; dès qu'elle veut s'engager à cet égard dans des discussions trop subtiles, dans un examen trop scrupuleux; dès qu'on en vient, pour ainsi dire, à cette métaphysique de la morale, on n'a plus que des lueurs obscures, on ne tient plus rien, on ne sait où l'on en est. Triste morale que celle qui nous inquiéteroit sans nous rendre meilleurs!

Combien plus de simplicité dans la morale évangélique! Jésus dit bien à celui qui fait l'aumône avec ostentation, qu'il a reçu sa récompense; mais il s'en tient là, et n'alarme point l'homme simple, en lui faisant soupçonner que peut-être quelque autre motif caché se mêle en secret dans son cœur au désir de faire le bien.

Dieu ne produit aucun être sans le confier à tous les êtres environnans; l'insensible croit s'en séparer, il se trompe, il les soulève tous contre lui; *donne de ta vie si tu veux recevoir de la vie*. En vain tu chercherois de quoi te justifier dans les exemples des animaux, tu n'y trouves rien qui puisse te justifier, à moins que tu n'ab-

jutes ton âme humaine : si tu l'éteins, sois tout-à-fait cadavre , et que la mort t'ouvre ses abîmes.

Il faut au méchant les maximes des plus méchants ; il leur faut encore ridiculiser la bonté. Ainsi , ceux qui ne se sentent pas le louable courage de pratiquer la bonté , s'étudient à la mettre en problème , soit pour jeter de la défaveur sur ceux qui se montrent jaloux de l'acquérir, soit pour les en dégoûter dans le cours de leur vie.

Mais il est des âmes que les infortunes publiques tourmentent , qui ne vivent plus que pour l'harmonie de la société ; ce n'est plus en elles un calcul , c'est un sentiment vif qui les entraîne et qui ne peut être apprécié que par des mortels privilégiés , amoureux de la félicité générale. Pressés dans un point de leur existence , ils veulent l'étendre et hâter ce règne de l'ordre et cette délicieuse harmonie , qui doivent appartenir au temps et à l'immensité.

La bonté est le principe de nos meilleures pensées comme de nos meilleures actions ; la bonté est encore la plus grande preuve de sagesse et même d'esprit ; car il y a beaucoup d'esprit dans la bonté ; c'est qu'il est impossible qu'on

n'aime point, à la longue, et qu'on ne respecte point celui qui sait aimer.

La charité, cet amour universel, elle est en nous; laissons-la se développer, elle nous travaille invisiblement, elle veut nous faire connaître ces délicieuses larmes, qui appartiennent à la sensibilité, et qui donnent aux hommes charitables, ce patient courage, cette dignité tranquille; ce calme infatigable qui en fait des héros; celui qui sent cet ordre inconnu et caché, cette loi de l'univers, cette loi d'un Dieu juste et grand, qui doit tôt ou tard se manifester, devient par là naturellement l'ami et le frère de tous les hommes. Il ne se trouve avbrir ni l'envie d'être leur maître, ni le besoin d'être leur sujet ou leur disciple.

Feu de la charité ! ne nous abandonne point; ami de l'homme, monte vers ton Dieu par l'amour du prochain; que notre don soit pur : car si en faisant notre aumône, nous nous contentons de dire au pauvre de *prier pour nous*, nous lui demandons plus que nous ne lui donnons, nous songeons plus à nous qu'à lui. Que nos affections ne demeurent pas en nous et répondent

répondent à l'éternel amour divin ; et , devant ce grand modèle , ne sentons - nous pas dans notre âme une activité qui nous porte à propager hors de nous les sentimens qui abondent , et à leur donner l'être ; or , quel est l'instant où la dignité de ^{de} l'homme s'agrandit dans son propre empire , c'est lorsqu'à ces joies illusoires de l'orgueil , il fait succéder les plaisirs purs de la bienfaisance ; faire le bien , c'est se placer dans un état de force et de santé , de cette santé divine et spirituelle si nécessaire à l'homme.

Otez la bonté en Dieu , et vous en ferez l'être le plus hideux que l'imagination puisse appercevoir. L'absence de cette vertu démontre l'homme ; mais quel méchant a osé en prendre le titre ?

L'univers est sans doute un fruit de jouissance du Suprême Créateur. La créature humaine , qui est le produit de cette souveraine intelligence , en reçoit des marques d'amour , et lui doit dès-lors de la reconnaissance. S'il n'y a que ce monde-ci , le plan est manqué : tout est tyran et esclave et tour à tour ; tout est désordre , folie ou cruauté ; or , un si admirable ouvrage

n'admet pas en dernier ressort de tels élémens.

La nature d'abord a remis au compârisme ; le soin de combler les inégalités monstrueuses ; ce n'est plus une loi humaine, c'est une loi divine. L'avare est un impie ; l'homme immiséricordieux offense l'Être Suprême^{PP2} ; et l'égoïste se punit lui-même. Les hommes favorisés de la fortune doivent se regarder comme des dispensatens chargés de veiller et de pourvoir aux besoins des pauvres ; malheur à nous si nous ne leur avons pas donné tout ce qui leur revient ; expression simple du bon Fénelon. Mais quand est-ce que les riches y croiront ? Quand est-ce qu'ils sentiront que l'aumône est pour eux une dette, et non pas, comme plusieurs d'entre eux semblent le penser, une œuvre de surcro-
gation ?

Ecoutons notre sens moral, ne le combattons jamais ; la charité est innée dans le cœur de l'homme, pourquoi ne se déploie-t-elle pas fréquemment ? C'est l'exercice le plus sublime et le plus ordinaire de notre sens moral ; la charité remet l'ordre par-tout ; et les règles de beauté, d'ordre et d'harmonie sont vivement

senties dès que nous remontons à cette source d'où tout ce qui est bon et aimable tire sa beauté ; d'où tout ce qui est puissant tire son énergie ; d'où tout ce qui est ordonné tire son principe régulateur. Il y a du plaisir à aimer l'auteur de tout bel ouvrage ; et celui qui a fait le plus étonnant, le plus admirable de tous, ne l'aimerions-nous pas ! C'est le plus grand, le plus sage et le meilleur des êtres ; plus nous nous attachons à de grands objets, plus notre sens moral se perfectionne ; car celui qui a déterminé le cours de la nature du côté de la bienveillance, veut que nous soyons bons et bienfaisans : *vir bonus sine Deo nemo est*, disoit Sénèque.

Tout homme a reçu de Dieu une âme sensible et humaine ; il pourroit même oser dire avec Job : la compassion a été formée avec moi dans le sein de ma mère ; oui, elle est née avec moi, lorsque je suis sorti de ses entrailles ; mais l'être personnel qui rapporte tout à soi et uniquement à soi, il n'est pas né tel ; il s'endurcit par degré ; il étouffe par degré la moralité et l'intelligence ; il croit pouvoir se séparer des

malheureux, entrer dans un fort inaccessible; il y est attaqué, il souffre de ses refus, de sa résistance duré, il en est puni; et comme aucune société ne peut exister parmi les hommes, si leur amour mutuel n'en est le lien, ayant abjuré cet amour, c'est-à-dire cette charité, riche en écus, il est pauvre en sentimens intellectuels; il ne sait ni pleurer ni s'attendrir: il s'est fait le centre du monde entier; ce centre se resserre; alors, il ne craint plus qu'une chose, de perdre son opulence, une partie de son opulence; mais la main de la justice éternelle et des événemens, la main invisible le frappe; et quand il resteroit debout avec sa haute fortune, que lui resteroit-il en sortant de ce monde? Un linceul, le plus mauvais linceul de sa maison, qu'accompagneront la risée ou les malédictions tacites de ses héritiers.

Que restoit-il à faire à la toute puissance du Créateur, pour rendre l'homme aussi parfait qu'il pouvoit l'être? Rien, si ce n'étoit, comme il l'a fait, le mérite du choix du bien, après lui en avoir inspiré le sentiment.

Fais-toi bon, et tu te trouveras de l'esprit;

fais-toi bon , et tu te sentiras grand ; fais-toi bon et charitable , et tu connoîtras la plus grande des voluptés ; quand tu donneras avec ton âme expansive , tu croiras recevoir. Je dis , fais-toi bon , parce que l'indulgente bonté est le grand résultat de la raison humaine , qu'elle n'appartient , dans toute sa plénitude , qu'à un esprit judicieux , et que le triomphe sur l'ingratitude d'autrui est rare , quelquefois pénible ; mais ce triomphe est le seul cependant qui puisse nous rendre satisfait , en ce qu'il nous ouvre tout-à-la-fois deux sources séparées , les trésors de l'entendement et les jouissances de l'âme.

Je dirai à l'homme le plus dur , tout bon vouloir est une charité commencée ; on peut même être charitable sans rien déboursier : c'est de souhaiter constamment et vivement du bien aux autres ; mais celui qui sentira ce que j'écris , est digne de bientôt apprendre que la charité sanctifie les dons les plus aisés , les plus faciles ; qu'il est des œuvres de charité et de soulagement beaucoup plus méritoires que tous les secours pécuniaires ; que , sous ce rapport , nul au monde n'est dispensé de la charité ; et qu'il apprenne

encore que l'on aime ceux à qui l'on a fait du bien ; que la charité n'exclut pas toute espèce de retour sur nous-mêmes , et que c'est ainsi que l'on conserve ou que l'on agrandit , à ses propres yeux , sa grandeur naturelle.

L'infortune plane sur notre tête , elle tombe sur nous d'elle - même. Si nous avons été charitables , les charitables viendront à nous ; nous aurons du moins la conscience de pouvoir leur parler hautement ; nous saurons de combien de manières on peut être charitables ; nous leur demanderons une parole , une recommandation ; nous les prierons d'ouvrir pour nous une porte qui se ferme ; nous nous réduirons à un simple avis. Les âmes charitables forcent tout ; et celui qui possède cette générosité tacite , le plus bel attribut de l'homme , fait des conquêtes dans les champs clos de l'avarice et de la cupidité.

On dit que les mendiants ne demandent guères l'aumône à un *Prêtre*. Se pourroit-il que le *Prêtre* se crut dispensé d'assister les indigens par le soin qu'il a pris de nous y exhorter nous-mêmes , et qu'il s'imaginât avoir assez fait en intercédant pour eux ? Mais enfin , s'il in-

recède avec une sorte d'éloquence et de chaleur, il a fait un devoir de justice, il a payé sa dette; le plus avare peut devenir charitable en donnant son temps pour autrui; en lui portant fidèlement la petite somme qu'il aura reçue.

Celui qui se combat pour donner l'aumône, n'est pas réproché; celui qui a pitié du pauvre, prête à l'éternité. Je n'ai plus que ce que j'ai donné aux malheureux, disoit un sage, tombé du faite des grandeurs au comble de l'indigence.

Qu'en coûte-t-il d'être charitable? Bien peu de chose, si l'on y veut réfléchir; quelquefois le sacrifice d'un divertissement qui entraîne des amertumes, et qui au lieu de nous plaire nous ennuie le plus souvent, suffiroit pour donner à vivre une année entière à telle famille malheureuse; les regrets les plus douloureux suivent telle partie de plaisirs qui se seroit métamorphosée avec l'exercice de la charité en souvenirs doux et profonds.

La cupidité est le vice des petits esprits qui s'abaissent dans leur abnégation; mais parviendroient-ils à faire de la bonté un demi-ridicule; craindrait-on d'être bon, n'oseroit-on pas être

bon en leur présence ; ce seroit de toutes les faiblesses la plus honteuse. Qu'un avare se réjouisse tout seul , c'est là le dernier terme de son endurcissement. (*)

J'ai vu quelques scélérats sourire au mot de bonté, et ce rire étoit celui des enfers ; mais ils étoient punis ; mais ils ne s'estimoient plus eux-mêmes, et ils avoient renoncé à leur dignité personnelle, en balbutiant les misérables expressions de *dupe* et de *duperie* ; car ils étoient encore à imaginer qu'il y a quelque plaisir dans la bien-faisance généreuse et expansive.

Si celui qui reçoit, pleure, les larmes de celui qui donne sont plus délicieuses encore. Allez voir une représentation de l'*Indigent* ou de l'*Habitant de la Guadeloupe*, il n'y a plus de méchans dans le parterre, tout le public est bon et compatissant pendant ces scènes morales.

Ne craignons point d'être bons ; le sentiment

Montesquieu de l'Esprit des Loix.

(*) Quoi ! l'argent seroit devenu plus précieux que la vie des hommes ! J'en tremble, d'après ce que j'ai entendu dire ; il est vrai que ce langage appartenoit à des...
Montesquieu de l'Esprit des Loix.

de la bonté réjouit la profondeur de notre être; et, s'il y avoit, s'il pouvoit exister un tyran éternel qui nous tourmentât éternellement, comme le disent de noirs théologiens, notre bonté seroit supérieure à sa puissance, et nous nous sentirions au-dessus de lui; il ne seroit plus l'*Etre par excellence* : mais le plus beau rêve de la pensée, c'est de créer des heureux; or que ne doit pas faire la grande pensée de l'Éternel? Il est nécessairement tout amour, il n'est le premier des êtres que parce qu'il est toujours magnifique en bonté; il nous a donné ce feu divin qui est en nous, qui va au-delà du cercle de la création, appeler une création nouvelle, laquelle participe à la gloire de connoître le Très-Haut et de se nourrir des trésors de sa bonté; car il semble que l'intelligence se déplaieroit à elle-même, si elle ne s'appliquoit point à un ordre sentimental; et qu'il est doux d'être homme quand on se sent bon ou disposé à le devenir, quand même on ne songeroit qu'à la félicité d'autrui en attendant que le songe se réalisât; tout bon vouloir, je le répète, est une charité commencée.

Le vrai est quelquefois incertain , le bon ne l'est jamais. Tous les abymes du pyrronisme sont comblés par une larme de sentiment. Vous avez pleuré dans l'extase de l'adoration , Augustin et Thérèse , dites à l'univers, *Dieu existe* ; et toi Vincent de Paule , âme profondément charitable , ajoute *Dieu est bon* , car tu le représentois ici bas.

Orgueilleux ou incrédule , si tu peux verser une seule larme , te voilà guéri. Déjà , sans doute , il t'a été impossible d'échapper à l'admiration de cet univers , de sa grandeur majestueuse , de la sagesse et de l'harmonie qui éclatent de toutes parts. Eh bien ! arrive à l'amour ; fonde ce cœur de glace , et te voilà adorateur. En adorant , le grand Être viendra à toi , et toi , sa créature , tu deviendras bon.

C'est donc une haute idée religieuse que de faire la charité en présence de Dieu , comme pour se rendre digne soi-même de sa bonté et de sa miséricorde , et les écrivains n'ont-ils pas pressenti pourquoi dans les productions de leur génie , ils trouvoient tant d'avantages à personnifier toutes les qualités morales ? pourquoi donc

tous les peuples de la terre ont-ils admiré la charité divine qui respire dans ces paroles : aimez-vous les uns et les autres jusqu'à donner votre vie pour vos frères, Toute la loi est dans l'exercice de la charité.

Qui festinat ditari, non erit innocens. Aussi me sera-t-il permis de le dire, toutes ces fortunes rapides disparaissent elles avec la même rapidité. Jadis on les voyoit parvenir jusqu'à la seconde, même quelquefois jusqu'à la troisième génération ; mais la providence qui veille sans cesse au bien de ses enfans, paroît avoir raccourci son bras et être devenue moins tardive à se venger. Nous avons vu et nous voyons fondre les fortunes de la plupart de ces amonceleurs entre leurs propres mains, et on pourroit les comparer à ces pelottes de neige qui grossissent, roulent du haut des montagnes, et qui fondent en un instant sous les premiers regards du soleil.

Aucune société ne peut exister parmi les hommes, si leur amour mutuel n'en est le lien ; la loi évangélique de la charité devient une loi politique. La loi dit ensuite, *alteri ne feceris* ; mais celui qui s'abstient de faire du mal à ses

semblables , s'abstient aussi de leur faire du bien , sa vertu est purement négative.

Je ne reconnois plus *Jean-Jacques* lorsqu'il définit l'homme vertueux , celui qui ne fait aucun mal à son prochain ; un être moral est né pour la morale , c'est-à-dire , pour la *charité* , et la charité n'est pas une vertu inactive et simplement méditative.

Non , d'après *Marc-Aurèle* , je ne méprise sur la terre aucun homme vraiment homme ; et même (qu'il me soit permis d'anticiper sur des choses que je dirai ailleurs) je ne méprise aucun homme sur la terre. Ce n'est pas que les crimes et les vices des hommes ne soient au fond très-méprisables ; et qu'eux-mêmes ne me paroissent très-dignes de mépris et d'indignation quand je les considère par leur côté vicieux ou criminel ; mais comme j'ai le bonheur de croire qu'ils ont tous dans le cœur , le dirai-je , plus de vertus que de vices ; que tous , jusqu'au plus abandonné , font , dans leur vie , plus de bonnes actions que de mauvaises ; comment pourrois-je , en creusant leur nature et le degré de sentiment qu'ils méritent , appeler le mien

du mépris ou de la haine ; cela me tourmente et m'avertit que je me trompe. Oui, je crois que tous les hommes sont bien plus égaux entr'eux qu'on ne le pense, à prendre ce mot d'égalité dans son véritable sens, et j'ajouterais, dans toute son étendue, que cette distinction de justes et d'injustes, de sages et d'insensés, de bons et de méchans, n'est que relative, et que l'intervalle qui sépare ces *extrêmes* n'est jugé si grand par les philosophes, que parce que, dans leur faux calcul, ils ne comparent que les *grandeurs variables*, et négligent les *constantes*, qui sont, dans tous les hommes, la *justice*, la *sagesse* et la *bonté*.

Cependant j'ai vu des méchans, mais la *charité* peut encore se rallumer en eux ; que l'avarice cesse un instant de les assujétir à ses lois viles et grossières, nous aurons plus de grandeur dans les idées, plus d'élévation dans le cœur ; nous sentirons une énergie nouvelle et inconnue ; nous verrons que c'est le défaut de compassion qui ravage la société ; car il est très-difficile, quand le bonheur de l'individu est pleinement altéré, que la dignité nationale ne soit pas dé-

truite ou ne souffre une déchéance considérable.

L'esprit qui nous anime est fait pour méditer le créateur dans son amour pour l'ordre ; ne s'élance-t-il pas vers une vie future et immortelle ? Et une expérience faite sur les hommes , prouve qu'il y a un rapport immuable entré cette espérance de l'immortalité et la vertu ; si cette première est quelquefois la cause de la vertu , il arrive au moins aussi souvent que la vertu produit l'espérance.

Cet attribut divin , origine et source de tout ce qui est céleste en nous , nous commande de ne point le perdre ni le rabaisser. Conservons avec soin ce principe du *juste* et du *bien* ; cette tendance à la *charité* qui nous élève au-dessus du monde matériel , et ne nous permet pas d'attirer à nous seuls les jouissances terrestres ; ne soyons pas assez intéressés ni assez ennemis de notre bonheur pour nous rendre indignes , pendant notre vie , de la félicité qui nous est promise dans l'autre ; mais cette félicité doit commencer ici bas par l'amour du prochain. Puisque nous avons une intelligence , songeons que c'est pour habiter un autre monde que celui des corps.

Que de viles richesses ne nous attachent point entièrement à cette boue de l'univers ; notre véritable opulence est dans la hauteur de la pensée et dans la chaleur du sentiment ; oui , tu t'aimas , seul principe d'iniquité ; tu cessas d'aimer dans l'unité , et dès-lors tes facultés furent perverties.

Oh ! de combien de manières , je le répète , on peut être charitable ! Ne point faire un secret d'une chose utile , ne point vendre une découverte heureuse ; se payer du doux témoignage de la reconnaissance de nos semblables , voilà le prix le plus flatteur , ne dut-il appartenir qu'à notre amour-propre ; et je me garderai bien d'humilier et de flétrir l'envie de s'attirer la considération de ses concitoyens , si ce besoin sert à fortifier le penchant vers la bienfaisance. Vous sacrifiez le prix d'une de vos fantaisies pour sécher les larmes de vingt infortunés , vous l'annoncez à tout le monde , cette privation en leur faveur devient en vous un sacrifice ; n'importe que le faste le plus honorable , pour les riches , soit celui de l'humanité , ils seront encore charitables.

Les soins d'un gouvernement paternel ne peuvent tout faire. L'inégalité des fortunes est inévitable parmi des hommes dont les forces morales et physiques sont si différentes, pour ne pas dite entièrement séparées. Le tableau de la plus grande prospérité publique aura toujours ses taches presque ineffaçables. Rejeter sur quelques établissemens imparfaits le remède propre à guérir les maux de l'humanité souffrante; c'est s'abuser soi-même et volontairement; on ne peut se dissimuler qu'il n'appartienne qu'à chacun de nous, en particulier, de détruire la cause qui multiplie tant d'êtres souffrants et faire que de nouveaux infortunés remplacent les anciens.

En attendant qu'un plan vaste et profondément combiné (*), d'un zèle vigilant et soutenu, parvienne à tarir les sources funestes de l'extrême indigence, et sur-tout à faire disparaître l'image honteuse de la mendicité, de

(*) J'en ai l'idée dans un ouvrage qui aura pour titre : *Du Gouvernement à naitre. Humanum paucis vivit genus.*

de cette plaie effroyable que l'on pourroit comparer au cancer qui rongeroit le sein de la plus belle femme. Rendons-nous tous comme appelés à métamorphoser en mieux cette déplorable existence, à ne pas se reposer sur des dispositions incertaines et à établir un droit de surveillance sur cette dégradation de l'espèce humaine, à faire enfin cesser ce grand sujet de scandale et de honte pour toute nation qui n'a pu extirper un tel fléau.

Non, il n'appartient qu'à chaque homme de servir tour-à-tour l'humanité entière; si un seul refuse d'y porter la main, l'œuvre est incomplète. Que chacun s'étudie à payer de son savoir, et il sera impossible que de tant d'efforts réunis il ne naisse un bien général; une simple tentative détermine quelquefois ou dirige tellement l'esprit public vers cet objet intéressant, que les très-grandes dépenses font moins en ce genre qu'une heureuse pensée.

Plusieurs écrits philanthropiques ont tourmenté la conscience des riches, ne leur ont pas permis un sommeil paisible, ont réveillé leurs facultés intellectuelles et morales, et par un juste et

tardif retour sur eux-mêmes, ils ont justifié nos espérances et nous nous en félicitons ; qu'importe de quelle manière, pourvu qu'on arrache de nombreuses victimes à la misère et que l'on fasse taire journellement des gémissemens particuliers ; ils sont toujours les plus douloureux ; et les larmes qui coulent dans les hôpitaux, sont moins amères que celles qui mouillent des abîmes obscurs, où la dernière ressource combat tout-à-la-fois la honte et la misère.

Ce n'est plus ici le lieu ni le temps d'examiner si l'oisiveté, la paresse, l'imprévoyance, des fautes personnelles, même des vices, n'ont pas préparés les maux que certains hommes endurent : ils souffrent, ils sont absous ; du moins ce n'est pas à nous d'exercer cette justice terrible qui n'appartient qu'à Dieu, car la vue de ces malheurs nous afflige et nous tourmente ; c'est un avertissement secret de venir à leur secours ; c'est le bon instinct qui parle et qui vous défend toute espèce de rigueur : mettez de côté le ton de la loi sévère, prenez celui de la charité ; Dieu regarde votre action fraternelle ; et si les revers de la fortune venoient à vous frapper,

vous auriez le droit d'attendre les mêmes secours ; et si vous ne les obteniez pas, vous leveriez alors vos regards vers le ciel, vous seriez soulagé, consolé ; vous accuseriez votre frère ; mais si vous saviez lui pardonner encore, votre mort seroit si douce, que vous y trouveriez l'avant-goût de la béatitude céleste.

Homme, pèse-toi avec tes œuvres ; mesure-toi sur les degrés de ta charité ; nombre sur la vivacité de ton amour pour tes semblables ; calcule, j'y consens, jusques sur ton bon vouloir, mais n'en fais pas toujours un zéro. Après avoir acquis et goûté quelques vertus, ne peux-tu pas en goûter de nouvelles.

Les Indiens sont les plus charitables des hommes ; ils ont devancé les chrétiens : imitons ceux-ci dans ce qu'ils ont de véritablement recommandable, car ils ont déchu à commencer d'une époque que tout homme instruit peut nommer.

Je dirai, à l'appui de ce que j'avance, qu'il ne faut jamais ambitionner un bonheur distinct de celui des autres ; il n'en est point de

vrais, de tranquilles, de durables sur-tout, que celui qui se concilie étroitement avec l'ordre de la nature et celui de la société.

Voici le dôme des cieux ! quel amas d'étoiles, dont les familles sont séparées encore par de vastes espaces. Ces corps lumineux, leur nombre est indéfini ; je me plonge, j'avance dans ces régions célestes, je me perds dans l'immensité du firmament : ces innombrables mondes me jettent dans une admiration qui ressemble à la frayeur, car ce spectacle est aussi terrible qu'il est séduisant !

Où s'arrête cette création qui écrase ma pensée ; et si je deviens si petit dans ma propre intelligence, qu'est-ce donc que ma chétive stature sur ce misérable globe (*) ? Mais je me

(*) Si je me sers ici du mot *globe*, c'est pour suivre le langage vulgaire ; il m'est démontré que notre terre est un planisphère qui tourne sur son centre avec un mouvement journalier et oscillatoire ; que sa prétendue course autour du soleil est une bêtise ou une folie scientifique ; et avant peu, tout le monde en sera convaincu ainsi que je le suis.

relève soudain ; ce n'est pas par les yeux du corps que je dois mesurer mon être ; ces superbes globes, ces êtres magnifiques sont muets, et j'ai la parole et le sentiment pour adorer, célébrer ; invoquer *celui* qui fait circuler ces astres avec tant de majesté et de mystère ; sans doute à toutes ces belles et nombreuses lois, il y a une loi finale ; sans doute un si magnifique ouvrage n'est pas une *pendule* sans aiguille ni cadran ; et toutes ces créatures admises à contempler ce radieux système, ont une destination ; il y a donc un but, une fin à ce grand ensemble ; c'est ici que l'adoration sentimentale doit nous porter à l'amour envers cet être créateur et à la charité pour nos frères, car nous sommes enfans du même père ; nos frères sont remis à nos soins pour que la *loi finale* soit accomplie ; alors notre nature, qui paroissoit basse, infinie, inaperçue, s'élève au niveau de l'ordre et de la régularité : toutes les harmonies renaissent ; nous devenons, nous nous sentons plus parfaits. Sous cette grande voûte, il n'y a plus une seule larme qui ne soit essuyée par une main fraternelle, quelle plus auguste,

quelle plus douce majesté ! elle éclipse celle de tous les soleils.

Doux lien des mortels , céleste charité !
Rends à cet univers sa première beauté.

Avare ! tu t'es laissé si fort matérialiser , que tu perdois toute idée des choses d'en haut , et tu en venois au point de te dire : *est-ce qu'il y a une région spirituelle ?* Prie , âme humaine , prie , et tu te spiritualiseras au point d'être quelquefois en état de te demander : *est-ce qu'il y a de la matière ?* Pourquoi te croirois-tu abandonné , lorsque ton âme est inquiète et souffrante ? Aurois-tu oublié qu'on veut ici bas ton amélioration , et non pas ta perte.

Nous devrions nous alléger mutuellement , et nous ne faisons que nous encombrer sous les enveloppes accumulées des dépouilles d'autrui : et comment naissons-nous ? nus ; les biens et les jouissances qui nous viennent sont un don gratuit qui nous est accordé ; et les autres , lorsque nous possédons , pourquoi ne pas les regarder en quelque sorte comme des espèces de pensionnaires que Dieu nous donne à élever pour lui ? Et nous murmurons quand le moment des

sacrifices arrive, nous qui n'avions en propre aucune matière de sacrifice !

Nous sommes tombés dans un fossé profond ; un mortel secourable y est descendu pour nous en retirer. Ette bon ! nous ne te demanderons qu'une seule chose, c'est que l'âme de l'homme ne lui soit pas donnée en vain ! Quelle harmonie ne verrions-nous pas exister autour de nous, si nous réimplissions nos fonctions respectives !

Se pourroit-il que l'homme se crût étranger à l'homme ? Comment pourroit-il espérer la tranquillité, quand tout accuseroit son égoïsme ? Voyez sur le front de l'opulence une certaine tristesse, c'est que le riche se dit à lui-même, qu'il ne fait pas pour ses semblables ce qu'il devroit faire ; que son indifférence touche au crime ; que s'isoler ainsi, c'est se préparer des reproches dans un temps où le repentir ne sera plus salulaire.

On arrive au chemin de la vertu, quand on en a la ferme volonté ; c'est en vain que l'on allègue pour excuse qu'on ne se sent point assez de force. Tu n'en sais rien, lâche indolent !

commence à marcher , fais une *seule bonne œuvre* et tu obtiendras la grâce de n'en point rester là ; tu ne tiens ce langage que parce que tu n'as pas encore commencé ; tu voudrais pratiquer la vertu , mais il faut d'abord l'aimer ; ne sois donc pas chagrin quand on récite devant toi les actions de bienfaisance ; écoute , et tu seras charitable ; souffre les éloges que l'on donne aux amis de l'humanité. Si tu ne le trouvois pas trop exigeant , tu pourrais sentir ton cœur s'attendrir et brûler du désir de la vérité.

L'habitude d'agir conformément aux lois naturelles , nous révèle les vertus sociales ; elle s'oppose à cette froide apathie qui ne s'accorde jamais ni avec la vraie sagesse , ni avec la vraie félicité. Plus on épure les généreux penchans , plus on est frappé de leur prix ; c'est alors que l'on se donne la satisfaction de pouvoir adoucir la détresse de son prochain ou de verser la consolation dans une âme affligée , et voilà les objets faits pour contenter un être qui se sent d'une origine céleste. La bienveillance universelle s'étend jusqu'à la postérité la plus reculée. Quand la libéralité donne , elle ne sauroit dé-

plaire à un avaré ; ne seroit-il pas le plus inconcevable des hommes s'il alloit blâmer cette vertu ? Eh bien ! nous aimons tous la *charité*, nous la portons tous dans le cœur ; et si nous avons le malheur d'être incharitables , ne nous ravalons pas au point de ne pas accorder notre estime et notre amour à l'homme doué de charité.

La compassion est un sentiment naturel à l'homme ; malheur à celui qui le combat. Hélas ! tous les efforts des Gouvernemens et tous les progrès des lumières n'ont fait qu'amener insuffisance chez les uns et superfluité chez les autres ; on n'a vu bientôt que les extrêmes de la richesse et de la pauvreté , de là sont nés les vices inhérens à ces deux extrêmes ; cette haine réciproque qui trouble l'union qui devoit exister entre les individus d'une même société , ne pouvoit naître entre deux *États* qui forment une inégalité si grande ; car l'aisance , terme moyen , qui devoit participer des deux autres , n'a pu s'établir , vu les grands combats des deux classes opposées. Il y a plus de riches que de gens aisés : ceci paroît difficile à croire ; et rien n'est plus vrai ; car

équilibre qui tend à peser ce qui est nécessaire pour satisfaire ses besoins, et où il existe encore un peu de superflu, est extrêmement rare et difficile à maintenir. La cupidité nous pousse incessamment vers la richesse, et si elle manque son coup, nous retombons dans la pauvreté. Il faut la réunion de beaucoup de vertus, pour se créer l'aisance et savoir s'y fixer : que d'hommes sont devenus pauvres pour avoir été riches !

C'est l'emploi du superflu qui fait connoître toute l'étendue du bon sens de l'homme. Eh ! peut-on mieux placer son superflu qu'en se rendant le protecteur, l'ami, le frère de l'infortuné. La plus légère mutation fait sortir un malheureux de l'état d'indigence ; cet état qui, épuisant les forces et augmentant les besoins, jette dans le dénuement dont l'effet est ce qu'on appelle *misère*, comble de malheur et de peines physiques et morales.

Conduisez l'indigence à la pauvreté, c'est un grand pas de fait : on existe encore dans la pauvreté. La pauvreté est honorable pour celui qui, né ou devenu pauvre, n'a rien à se reprocher, ni fautes, ni paresse, ni excès ; qui sait en souffrir

les désagréments avec résignation , supporter les privations avec patience , et qui a le courage et la sagesse de s'y maintenir ; car là le moindre écart est dangereux en ce qu'il prive du nécessaire.

La pauvreté est donc respectable ; loin d'être à charge à la société , elle lui procure l'avantage d'une pépinière d'hommes utiles et laborieux ; quit, contents de peu , sont modérés dans leur consommation.

Sauvez votre semblable des horreurs de l'indigence ; l'indigence vient par degrés et s'aggrave par la continuité : quelquefois l'homme courageux , après avoir redoublé d'efforts et altéré sa santé , tombe dans le découragement ; dès-lors , tout soin de sa personne est absolument méconnu , devient sale et désagréable à ses propres sens , il perd sensibilité et moralité , et devient susceptible de contracter tous les vices ; car s'il conserve quelque étincelle de la fierté de l'homme , elle ne se manifeste plus que sous la forme d'une hauteur déplacée qui paroît ridicule. Bientôt il prend sur lui d'exposer sa misère au lieu de la cacher comme il le faisoit d'abord , il implore les secours à voix haute , il sollicite la commis-

raison d'un ton décidé en cherchant à exciter la pitié, enfin il mendie.

Quelle histoire dans celle de l'espèce humaine, que l'histoire de la mendicité ! L'un, devenu avide de tout par le besoin, perd toute prévoyance et ne songe plus même à faire cesser la misère qui l'accable ; à mesure qu'il reçoit, il consomme ; la privation de la veille détermine en lui la gourmandise du jour, et l'état mélancolique le jette dans l'ivrognerie. Les dons de chacun, appelés aumônes, continuant, le malheureux prend goût à ce nouvel état : devenu insensible à l'humiliation, il se trouve dédommagé de beaucoup de désagréemens par l'oisiveté et l'indépendance, et il se fait une profession de cette nouvelle manière d'être ; dont les produits sont fondés sur l'importunité.

Tel autre, en cessant d'être tout-à-fait misérable, par les secours qu'il reçoit, ne cesse pas de conserver avec soin les tristes livrées de la misère ; elles lui sont trop utiles pour s'en dépouiller, il s'y accoutume ; la malpropreté, le malaise ne lui sont plus désagréables, parcequ'ils sont devenus des instrumens de son nouveau

métier, qui, quoique dur, lui présente des agrémens, d'abord celui de l'indépendance absolue, puis celui de satisfaire des goûts crapuleux dont il eût peur-être rougi autrefois, mais dont il ne rougit plus parce qu'il est délivré de toute honte. N'est-ce pas même pour lui une chose singulière d'avoir été désentravé par l'excès du malheur, de toute espèce de peines, de travaux, de soucis, d'inquiétudes ; de se trouver dans une position qui à ses charmes, parce qu'ayant renoncé à tout, il est au-dessus de tout, et qu'une licence désordonnée lui tient lieu de tout ce qui lui manque ; cet état vaut pour lui la peine d'être conservé et de le faire valoir. Pour y parvenir, il faut plus d'adresse que d'industrie, et plus d'observation que de travail ; le temps et les occasions ne lui manquent pas pour les observations. Toujours inoccupé, il se glisse plutôt qu'il ne s'introduit, et tous les hommes opulens avoueront qu'ils ont de ces surprises contre lesquelles ils ne sont point en garde. Là, ils usent de la superstition et abusent de la dévotion ; ils emploient le langage de la flatterie comme celui de la bassesse, mais c'est toujours feinte de leur

part. Comme le mendiant a appris à connoître tous les moyens qui peuvent exciter la commiseration , il choisit selon des temps les personnes dont il peut tirer le meilleur parti.

Le mendiant n'ignore pas que , par sa position , il n'appartient plus au joug de l'état social , et qu'il est , pour ainsi dire , rentré dans l'état de nature. Couvert de lambeaux , son bâton dans sa main , sa besace sur le dos , il est libre comme le sauvage ; rien ne l'inquiète , rien ne l'embarrasse ; il voyage , il parcourt les pays qu'il veut sans inquiétude et sans embarras : son corps est endurci par les privations , son âme l'est par les humiliations ; il n'est soumis à aucune loi , il n'est asservi à aucun usage ; jetez-le , enfermez-le dans un hospice , il se trouvera dans un palais ; vous lui donnerez du pain , et il ne veut que du pain et une oisiveté absolue. Ce n'est pas l'insecte fort et vigoureux qui brise et emporte la toile de l'araignée au travers de laquelle il passe , c'est l'insecte microscopique qui passe au travers de ses mailles sans qu'elles puissent l'atteindre.

Je n'exposerai point sous vos yeux tous ces misérables rebutés et repoussés de tous côtés ,

parce qu'ils sont un objet d'horreur. Leur faim dévore les alimens les plus dégoûtans ; le froid leur fait chercher l'abri sans choix ; le lieu le plus sale et la paille pourrie suffisent , pourvu qu'ils se trouvent à moitié protégés contre des intempéries insupportables. Les voici , ceux qui affectent les différentes espèces de sensibilité : douleurs physiques pour les uns , douleurs morales pour les autres ; ils font valoir leurs infirmités , ils acquiescent l'adresse de les rendre plus apparentes et plus horribles ; ils substituent souvent la fraude à la réalité , en s'en procurant de factices ; ils multiplient le nombre des enfans dont ils sont chargés , trompant et se jouant de la pitié publique.

Riches , voilà votre ouvrage ; vous n'avez pas voulu connoître et prévenir ce dernier effet de la misère où peut conduire une pauvreté honnête qui n'a pas été secourue à propos : vous n'avez pas voulu vous occuper de la recherche des moyens de diminuer l'indigence en la ramenant à l'état de pauvreté , et des moyens d'aider la pauvreté de manière à l'empêcher de descendre plus bas. La mendicité est la grande maladie du corps.

social, qui ne peut être que fâcheuse, et qui, si elle ne l'altère essentiellement, le défigure. Riches, comment pouvez-vous vivre tranquilles, en repos, sans remords et sans crainte à côté de cette lèpre qui, comme les affections chroniques de la peau sur le corps humain, telles que les dartres vives, font contraste avec le luxe de vos jouissances.

Pour jouir ; il vous faudra incessamment détourner vos regards et endurcir votre cœur ; vous rejetterez ces accidens et ces souffrances sur les fautes et les vices de l'homme ; vous remonterez jusqu'aux causes vicieuses dont ces calamités sont l'effet ; mais l'homme le plus sage et le plus vertueux n'est pas toujours exempt de tomber dans l'indigence , car il est des causes accidentelles et absolument indépendantes des individus, tels que les incendies, les inondations, les intempéries des saisons qui font périr les récoltes, et privent les gens laborieux et industriels des produits qui doivent non-seulement pourvoir à leurs besoins, mais payer les avances et servir à en faire de nouvelles ; ce qui est d'aurant plus fâcheux, que ce produit enlevé par ces calamités,

tés, est amassé avec beaucoup de difficultés, qu'il est le fruit de longs travaux et de strictes économies. Tous ces accidens, trop fréquens dans les campagnes, sont encore des causes d'infortune et de misère. Il n'y a point là de fautes.

Dans les villes, les pertes, les banqueroutes, les mortes saisons où l'on manque d'ouvrage, les variétés dans les goûts et les modes, qui ruinent les petits marchands et les artisans, en mettant en défaut leur industrie, et en ôtant la valeur à ses produits : tout cela est encore aggravé par l'ignorance, souvent par le défaut d'intelligence qui ne sait rien prévoir ni rien prévenir. Erreur, rien de plus.

Riches, soyez la seconde providence pour tous ces êtres sensibles, et songez bien que ce n'est point de l'argent que nous vous demandons. Spéculez avec les pauvres, ouvrez-leur les issues d'un gain modique ; apprenez-leur l'art de bénéficier avec vous, associez-les à vos affaires, mettez-les dans la route de bonnes spéculations licites. Et vous, qui n'avez que des lumières, versez au dépôt commun le tribut de vos lumières : on peut exercer la charité de tant de manières, l'au-

teur de tout bien nous donne tant de moyens de faire le bien, qu'il faut résister avec violence pour ne pas faire descendre sur soi les bénédictions célestes. Le père des humains n'oubliera pas le verre d'eau donné en son nom. Que cela est sublime ! Qui ne peut pas donner un verre d'eau à son prochain ? Voilà les citoyens riches, aisés, opulens, les pauvres et même les indigens, tous liés par la bonté et la bienfaisance ; sans pouvoir se détacher l'un de l'autre ; tous se devant secourir et tous devant contribuer au premier et principal but de l'état social, qui ne peut être autre que l'amélioration du sort de tous les individus qui le composent, et la multiplication du bonheur et de la perfection dont l'espèce humaine est susceptible.

Agissons, sans trop disputer, sur une direction mieux conçue, plus étendue ou plus raisonnée, pour être appliquée d'une manière plus efficace : l'indigence est très-multipliée, voilà le fait ; la véritable bienfaisance ira droit à la pratique du bien, en attendant que la *théorie* (*) devienne la

(*) Je serois bien fâché de ne pouvoir publier la

sanction générale. Et comment, avec tant d'administrations, tant d'administrateurs, tant d'octrois appelés de bienfaisance, l'impôt des spectacles, qui est d'un dixième sur toutes les places, après dans chaque section, un nombre de commissaires de bienfaisance, tous, les mains garnies de sommes assez considérables à distribuer, voit-on, outre les mendiants, une multitude de gens sales, déguenillés et qui souffrent, et une foule innombrable d'enfans demi-nuds qui vagabondent et sont avides de subsistances. La masse générale des citoyens est intéressée, pour son avantage, à effacer le spectacle hideux de la misère; et vous, hommes opulens, qui vous rassurez sur des secours toujours stériles, craignez que votre tranquillité ne soit compromise par le mouvement désordonné d'une grande quantité de lie boueuse qui, en se mêlant dans le corps social, le trouble et y excite une fermentation tumultueuse; songez enfin que chacun de ceux

qui ont le malheur d'être nés dans la misère, sont des hommes qui ont le malheur d'être nés dans la misère, et qui ont le malheur d'être nés dans la misère.
 mienne; mais je suis long et volumineux : pourquoi ? c'est qu'il m'a fallu me servir de toutes mes lectures, de toutes mes études et de toutes mes observations.

qui composent la masse des citoyens, n'est à l'abri pour lui ni pour les membres de sa famille, des revers de la fortune et des coups des tempêtes révolutionnaires, et qu'il est avantageux pour tous de voir s'ouvrir des ressources où, par le moyen du travail, on puisse se mettre à l'abri de l'indigence et éviter de tomber dans une affreuse misère. C'est ce petit nombre, gorgé de richesses, qui multiplie l'indigence, et, désorganisant la société, empêche la pauvreté laborieuse de monter vers l'aisance.

Loïn de nous une charité incertaine, humiliante, et par là même, presque toujours insuffisante; mettons notre génie à substituer à des aumônes indiscrettes, à des largesses mal distribuées, des travaux lucratifs. L'expérience de tous les siècles, dit M. Picqué, avertit une partie de la société du danger de paralyser l'autre. Il est aussi une charité imprévoyante qui donneroit une prime à l'oisiveté, anéantiroit toute émulation; ce seroit faire fleurir la mendicité. Ainsi en Italie, en Espagne et ailleurs, les distributions aux portes de quelques moines, peuplent les grands chemins d'assassins et de vo-

leurs : un mendiant espagnol avec sa guitare et son chapelet, est un comédien arrogant. Il n'y auroit dans ces belles contrées, ni pauvres, peut-être point de scélérats, *si le travail étoit la base de l'éducation*. Un grand bienfait du législateur seroit donc de le commander.

Dupaty a dit : *Les pauvres sont par-tout une espèce mixoyenne entre les riches et les animaux : ils sont bien près des derniers*. Hâtons-nous d'effacer ces épouvantables paroles qui pourroient ouvrir un acte d'accusation contre les sociétés dites policées.

Ainsi que les auberges et les hôtelleries ont été d'hospitalité, vertu si renommée chez les peuples anciens, de même les hôpitaux, ces vastes hôpitaux ont anéanti toute charité domestique. Est-il jamais entré dans la tête d'un riche d'avoir, dans sa propre maison peuplée de valets, un lit pour le pauvre malade ? Quand les gens qui le servent tombent malades, ne les envoie-t-il pas ordinairement à l'hôpital ?

J'ai toujours conçu l'idée d'associations particulières bien préférables à tous les hospices. Le plus petit espace qu'un malheureux occupe dans

une communauté, nuira moins à sa santé que le transport, le déplacement et le séjour dans un lieu nouveau, où tout devient pour lui signe d'abandon et de détresse.

Je voudrois revoir des communautés, des associations; celle des moines étoit à-peu-près conforme à celle que nous désirions pour les indigens; l'esprit de corps que nous voudrions ressusciter parmi ces corporations, parce qu'alors chacun veut avoir part au bien être et à la gloire de la famille; ce n'est point le mendiant qui souffre le plus; c'est la misère secrète et honteuse qui ne peut se décider à ce premier pas, qui ne se nourrit que de larmes et de sanglots; c'est dans ces réduits de l'affliction sans espoir, dans ces purgatoires anticipés, qu'une charité bien entendue doit pénétrer, et y porter des secours pour y sécher des larmes de sang.

J'appellerois donc des associations variées pour toutes les classes d'indigens. Dans la province de Valence il est un établissement de bienfaisance qui me semble un modèle en ce genre; et tel qu'il répond à toutes mes vues et que je puis l'offrir en exemple : cette maison a été fondée

en faveur de quinze demoiselles, qui n'y sont admises qu'après trente ans. N'étant assujetties à aucune règle monastique ni à aucun supérieur religieux, elles y jouissent d'une liberté décente, et peuvent même, si elles le veulent, sortir du *Beatorio* pour se marier; dans ce cas, l'établissement leur fait une dot honnête. Au reste, il se fait dans ce *Beatorio* un petit commerce de dentelles et de confitures, qui sont très-renommées.

Beatorio, nom céleste ! séjour charmant ! Combien je souhaiterois que dans ma patrie on fondât aussi de semblables établissemens de bienfaisance ! Combien, dans le sexe le plus foible (*), d'êtres malheureux, qui, sans parens, sans amis, sans fortune, et sans moyens d'existence, voient approcher le terme où toutes les ressources manquent à la fois avec la jeunesse !

Quand leurs sentimens les plus doux sont

(*) Hélas ! nous avons des bals pour corrompre ce sexe si malheureux quand sa beauté disparaît, et nous n'avons point le courage de risquer un sol pour fonder un *Beatorio*.

restés sans objet, quand leurs espérances sont déçues ; quand , privées des droits et des moyens d'acquiescer , réservés presque exclusivement à l'homme , elles sont tyrannisées par sa barbarie , et dépouillées même des frêles avantages qu'elles peuvent appeler les leurs ; alors elles restent seules abandonnées aux regrets , à la douleur , au désespoir ; elles n'envisagent plus que la mort pour terme de leurs maux.

L'homme entre avec confiance dans sa carrière ; il vit d'audace et d'activité. Toutes les ressources lui sont ouvertes , et la société entière s'empresse de favoriser ce seigneur privilégié de la création. La femme , au contraire , née pour l'esclavage , se trouve bornée à une existence obscure et domestique ; elle perd tout , quand elle a vu s'évanouir la perspective fugitive d'un bonheur précaire et mêlé de mille afflictions.

Êtres touchans et bien dignes de notre sensibilité ! comment se fait-il que la société ait montré si peu de soin de votre destinée , et pourquoi nos législateurs ne vous ont-ils pas préparé des asiles où , à l'abri du besoin , vous

puissiez servir de mères aux orphelins, et terminer en paix la fin de votre carrière? Pourquoi! c'est que la politique bavarde ne leur a pas laissé le temps de s'occuper de cette pensée attendrissante.

Mais je reçois ici la confession de l'homme qui, durci par degré ou gâté par l'opulence, me répond en ces termes : « Je me sens le cœur un peu desséché, je l'avoue; je voudrois donner, je ne sais quel calcul m'arrête, et je répète ce vers admis sur la scène :

» Tout mortel est chargé de sa propre douleur ».

Non, l'interrompai-je vivement, cela n'est pas vrai, vers de tragédiste; il y a un pacte tacite entre tous les membres d'une société quelconque; vous ne jouissez en paix de vos richesses, qu'à condition que vous ne serez pas toujours tout-à-fait insensibles : essayez, donnez une fois, et vous aurez du plaisir à donner une seconde; faites - vous une habitude de donner, vous sentirez ce cœur flétri et desséché s'épanouir et renaître au sentiment. Le plaisir est par-tout dans l'univers, il ne faut qu'écarter la peine;

et le pauvre, je vous l'apprends, est encore plus disposé au plaisir que tout autre être : il souffre ; la moindre interruption de misère devient pour lui un jour de volupté, et lui restitue tout-à-coup les mouvemens de la joie. Sur ce front aride et décoloré s'éteindra le désespoir, et avec quelques oboles!.... N'est-ce point là une jouissance ? Car vous n'êtes point encore semblables à ce riche glouton qui, travaillé d'une digestion extrêmement pénible, répondit à un pauvre qui demandoit l'aumône, en lui criant je meurs de faim : *heureux coquin j'envie ton sort* ; vous sentez quelques remords, vous combattez votre propre endurcissement ; le feu divin n'est donc pas éteint en vous ; vous n'êtes pas incharitable, il ne s'agit qu'à vous de rallumer cette flamme couverte de cendre et d'en tirer tout-à-la-fois l'esprit et la lumière.

Je dirai à un autre, qui m'entendra peut-être moins : non, vous n'êtes pas incharitable, si ne voulant rien donner à personne, vous ordonnez seulement à votre cocher de ne point écraser vos semblables, de ralentir sa course dans toutes les villes populeuses ; si vous con-

damnez cet horrible privilège de l'opulence de reindre le pavé public de sang humain , en jettant quelques écus sur des membres fracassés et en détournant la tête , comme si l'on étoit quitta alors envers le malheureux et envers soi-même (*). Vous ne serez point encore incharitable si , au récit des désastres particuliers ou publics , vous ne vous dites point tout bas : « que me fait cela , je n'étois point là ». Vous accomplirez toujours de la charité avec un soupir , un gémissent , mais qu'il soit sincère ; s'il l'est vous êtes encore parmi les enfans de Dieu , du Créateur bon ; mais sondez votre propre cœur , et si vous le sentez froid ou indifférent , priez pour sortir de cet épouvantable état , car la mort terrible vous environne.

Les bons cœurs bondissent toujours et ne se lassent jamais ; les vérités morales qui doivent guider notre marche , s'offrent à nous d'elles-mêmes ; les sentimens moraux les accompagnent

(*) On a imaginé le tarif des blessures en ce genre ; et ce code appartient , dit-on , à un peuple policé.

dès que nous recherchons celles-ci ; les sentimens moraux nous donnent l'idée d'une autre existence et plus parfaite que la nôtre. Le crime de la dure avarice est moins dans les écarts de la raison que dans la défaillance du sentiment ; si nous avons grand soin de veiller sur nous-mêmes, nous nous apercevons que la conscience est notre premier moniteur ; que ce premier mouvement est toujours dans l'ordre ; qu'il est antérieur à toutes réflexions ; que ce rayon divin est plus clair et plus certain en nous que ce qui existe hors de nous. « Et comment fonder la pitié sur des fibres plus ou moins irritées, sur un vain mécanisme, sur un mécanisme matériel ?... » O ! dangereux Locke !

Quel est l'homme assez malheureux pour n'avoir pas eu dans toute sa vie quelques rêveries amoureuses du bonheur public ; qui n'a point jeté son âme dans l'avenir, pour y trouver le tableau d'une félicité possible ; d'où vient ce souhait généreux auquel nous cédon dans notre *for intérieur*, quand nous n'avons pas toute la force qui seroit nécessaire dans notre conduite ? Étincelle du feu divin ! Il n'est pas éteint, re-

connoissons-y le germe des libéralités infinies du bienfaiteur de l'univers.

Eh ! quand vous avez commis une faute contre l'instinct moral, c'est-à-dire que vous y avez désobéi, avez-vous pu vous dissimuler à vous-même le tort que vous avez fait à autrui, et par suite à votre dignité d'hommes ; vous l'êtes-vous pardonné ? Vous n'avez pas besoin de beaucoup d'idées, vous n'avez pas besoin de la science, pour sentir que toute la perfection de l'homme est dans la charité (*).

Qui se méprise soi-même, méprise le genre humain. L'avare se méprise ; c'est ainsi que la morale ne le rend pas meilleur, mais du moins elle l'empêche de se prendre pour bon ; mais dès qu'on dit d'un homme qu'il est véritablement charitable, on n'a plus rien à ajouter à ses vertus.

(*) On a abusé de ce mot dans des conventicules ; on a dit *Dames de Charité*, il y a de l'ostentation dans ce mot ; j'ai dit dans une de mes comédies : *la chère parente s'est faite Dame de charité pour médire tout à son aise.*

Cette dilection doit s'étendre jusques sur les animaux ; et je suis indigné quand je vois des hommes , étrangers à toute doctrine , penser qu'il n'y a aucune sorte de droit entre les hommes et les animaux. Que penser d'un homme qui fait mourir sous lui son cheval de fatigue , c'est - à - dire , par le plus cruel supplice , le compagnon de ses voyages , de ses travaux , quelquefois de ses dangers , quand l'animal se présente aux traits de l'ennemi aussi courageusement que celui qui le monte , quoiqu'il n'y ait aucun intérêt ; que penser de ces enfans qui se plaisent à blesser , à tourmenter leurs chiens , leurs oiseaux , ils ont une mauvaise âme. Où est la générosité de l'homme , cette conception de sa grandeur , de tourmenter un être foible ? La seule Europe est dans cette dégénération , et elle croit que la religion ne s'intéresse aucunement dans ces actes ; par cela seul on verroit qu'elle n'a pas la haute doctrine. Les lois humaines même , chez les anciens peuples , punissoient cette mal - faisance. On connoît l'arrêt fameux de l'aréopage qui condamne à mort un enfant qui avoit tué un

moineau , qui , poursuivi par un épervier , s'étoit réfugié dans son sein.

Avec qui me livrerai-je à la joie sur la terre , dit le bon cœur : avec celui qui aura pu s'affliger avec moi sur les maux de l'homme. Eloignez-vous , hommes légers , venez vous tous qui gémissiez sur les calamités publiques et particulières , pleurons ensemble , ne nous donnons aucun repos que l'aiguillon de la charité n'ait pénétré jusqu'aux sources de notre vie ; quand notre cœur aura saigné , quand nous aurons répandu quelques larmes , nous connoîtrons ce que c'est que la joie ; la vie spirituelle aura commencé pour nous , et notre âme aura eu un témoignage de son immortalité.

Actions vives de la charité ! vous développez en nous l'intelligence , la sagesse et la lumière , parce que vous êtes grandement conformes au plan de l'Etre qui embrasse les temps , qui vit par l'infini et qui veut vivre dans l'infini ; la justice des hommes ne satisfait que le monde social , la charité s'accorde avec l'ordre supérieur , avec cette justice invisible qui s'élève au-dessus de la terre. Descendez , cèdres du

Liban, venez servir d'appui aux foibles roseaux et aux jeunes vignes; que leurs rameaux se marient à vos branches, afin que vous souleviez leurs fruits, d'où ils tomberoient. *L'esprit de charité* te pressera, te tourmentera jusqu'à ce que tu aies relevé ces fruits, qui ne doivent pas périr sous tes regards. Où trouver une destinée qui surpasse la rienne, homme, puisque tu es appelé à fraterniser avec ton Dieu et à travailler de concert avec lui au bonheur de ses créatures. *Les cieux annoncent la gloire de Dieu*, mais son amour! c'est dans le cœur de l'homme qu'en est écrit le véritable témoignage, et c'est à nous d'achever l'œuvre du Dieu bienfaisant dans l'extension sans bornes de notre être immortel, c'est-à-dire, dans la *charité*.

Ce que nous avons perdu, regagnons-le par le désir, par cet amour qui embrasse tous les êtres sensibles. Eh ! comment serions-nous séparés de la vie, lorsque tout est vivant, lorsque nous sommes tous assis à la même table et que nous n'avons qu'à nous passer de main en main la coupe de la fraternité. Tous les désordres évidens sont réparés et nous n'avons plus qu'à
nous

nous écrier : quels abîmes que la sagesse et l'amour de notre Dieu ! La sagesse nous a fait amis de l'ordre, son amour nous dit : *aimez comme je vous aime.*

Mais sans la prière, la sagesse s'éloigne, la charité nous abandonne, nous nous rendons les mercenaires de l'illusion, et puis nous taxons d'injustice la main qui ne s'étoit occupée qu'à nous combler de ses faveurs ; elle avoit allumé ses flambeaux devant l'âme humaine, elle vouloit la faire arriver plus en sûreté jusqu'aux rives de l'Océan, où se célèbrent les louanges de l'universelle miséricorde. L'indifférence pour le prochain éteint le flambeau, repousse la main divine, et il n'est plus permis au coupable de chanter l'immensité de ses miséricordes ; les sources de la vie sont fermées, et voilà que les infortunés s'arment de la cruauté, de l'injustice et de l'iniquité, dirigés par la fourberie, la cupidité et la vengeance, quelle chute !

Toutes ces sciences orgueilleuses, tous ces arts ambitieux offrent des tableaux superbes ; mais le talent inutile, le génie purement spéculatif, remplissent l'univers de leurs livres et

de leurs pensées, et le laissent vuide de leurs œuvres et de leurs bienfaits. Fais un *don*, fais un *vœu* réel pour le salut de tes frères : quand les traités scientifiques ne sont point dirigés vers la vie, ils épaississent les ombres de la mort.

Âme de l'homme, monte vers ton Dieu par la prière et demande-lui la charité ; la terre, qui étoit une vallée de larmes, se change en bocagés harmonieux et odoriférans.

« Tant que quelqu'un manque du nécessaire, » dit J. J. Rousseau, « quel honnête homme a du superflu ».

« Personne ne se lasse de recevoir du bien, car c'est une action selon la nature : ne t'en lasse donc point, dit Marc-Aurèle ; faire du bien aux autres, c'est s'en recevoir. Nous sommes nés, dit-il encore, pour nous aider les uns les autres, comme les pieds, les mains, les paupières, les dents, sont faits pour nous aider, chacun en particulier : il est donc contre la nature de se nuire les uns les autres ; et c'est nuire que d'avoir de l'aversion. »

« L'homme bienfaisant attendrit l'âme de tous, »

il est à côté de Dieu, il est proche du ciel ;
l'avare est un arbre stérile, son frère est celui
qui me fait du bien : la récompense attend
l'homme charitable dans tout le cours de l'éter-
nité.

Quand les cris de douleur de l'adversité ne
touchent point le cœur d'un homme heureux,
alors ce n'est pas l'indigence qui humilie, c'est
la dure compassion et la pitié seule est secourable.

L'on suppose souvent des défauts à son pro-
chain, ou bien on les exagère pour se dispenser,
non pas de quelques largesses, mais même de
l'aumône; mais celui qui calcule la libéralité
n'a point l'âme vraiment grande : les dons de
l'Etre Suprême ne se répandent-ils point, sans
réserve ni distinction, sur toutes les créatures ?
Imitons-le, et tout ainsi que les pompes, les
pompiers et les voitures d'eau, marchent vers
tous les lieux où l'incendie étale ses ravages,
portons des secours partout où il y a des be-
soins.

Mais comment faire comprendre à des cœurs
endurcis, qu'ils n'ont des richesses que pour
faire des heureux, et que la providence les a

placés sur la terre comme ces réservoirs dont les eaux sont destinées à fertiliser les terres arides.

Rendez-vous compte, dit un ancien, de toutes vos œuvres, afin qu'ayant profité du présent, l'avenir vous soit doux; le temps qu'on emploie à de bonnes œuvres, semble, non-seulement embellir, mais encore allonger la vie. O vertu ! tu n'es pas un vain nom ; tu dois faire essentiellement le bonheur de ceux qui t'aiment ; tout ce qu'il y a de félicité, de perfection et de gloire est compris dans ta nature, et l'indifférence pour les souffrances de son semblable ne s'accorda jamais, ni avec la vraie sagesse, ni avec la vraie félicité.

Les affections sociales sont toujours ravissantes, parce qu'elles nous disposent aux grandes et belles actions. N'a-t-il rien au-dessus de cette satisfaction ; de pouvoir adoucir la détresse d'un misérable, de verser la consolation dans une âme affligée ; oui, relever celui qui est tombé, mettre des bornes aux rigueurs d'un sort pitoyable, et, par quelle suprême béatitude, le céleste Joseph en même temps de la misère et du

vice qui, hélas ! en est trop souvent la suite ; enfin, rendre aux vertus et à la société l'être qui s'en étoit écarté, et ranimer ses affections qui étoient comme étouffées sous le poids de l'infortune, est-il quelque succès comparable à celui-là ? C'est la victoire des âmes faites pour aimer.

Il est quelques âmes que l'infortune publique tourmente, qui ne vivent plus que pour l'ensemble de la société ; ce n'est plus en elles un calcul ; c'est un sentiment vif qui les entraîne et qui ne peut être apprécié que par ces mortels rares ; amoureux de la félicité générale ; c'est ainsi que la bonté ou l'élévation du caractère adopte la haute philosophie, et l'excellence de la philosophie rehausse à son tour la bonté du caractère (*).

(*) On exhortoit un indigent, moins affligé de l'être que d'être connu pour tel, à déclarer son état à des personnes qui pouvoient le secourir : « Attendez encore » un peu, leur répondit-il, le sentiment de ma misère, » quand elle sera extrême, étouffera, ou du moins sur- » montera en moi celui de la honte ; et, dans les autres, » le sentiment de la pitié surmontera peut-être celui du

Des religions dont les chefs étoient des hommes de mauvaises mœurs ; des religions atroces qui ont employé d'horribles moyens pour se plaindre, prétendent avoir apporté aux hommes de nouvelles vertus inconnues jusqu'à elles, la charité universelle et le pardon des injures. Nous ne sommes pas nés pour nous seuls, disoit Platon, nous sommes nés pour la patrie, pour nos parens, pour nos amis, et pour tout le reste des hommes ; la nature elle-même prescrit, disoit Cicéron, qu'un homme s'intéresse à un autre homme, quel qu'il soit, et par cela seul qu'il est homme. Nous sommes tous les membres d'un même corps, disoit Sénèque ; la nature ne nous a-t-elle pas fait tous alliés ? C'est elle qui nous donne cet amour naturel que nous avons les uns pour les autres, et cette maxime étoit même sur les théâtres : je suis homme, disoit ce *vieillard* dans Térence, et je ne pense pas que rien de ce qui peut regarder un homme

-
- » mépris qu'excite naturellement la pauvreté connue.
 - » Aujourd'hui je n'ai ni le courage de demander, ni
 - » l'espérance d'obtenir »

me puisse être étranger. Les Perses n'avoient-ils pas leur fameuse loi d'ingratitude, selon laquelle ils punissoient tous les manques d'amour envers les parens, la patrie, les amis; les Egyptiens ne s'étoient pas non plus bornés à de simples préceptes, ils en avoient aussi fait une loi, selon laquelle, si quelqu'un faisant son chemin, voyoit une personne tombée entre les mains des voleurs, et en recevoir outrage, et pouvant le secourir, *ne le faisoit pas*, étoit puni de la peine du meurtrier; s'il ne pouvoit donner du secours, il étoit obligé de déferer la chose aux magistrats, et de poursuivre par accusation l'auteur de l'injure; s'il ne le faisoit, il étoit battu de verges et laissé trois jours sans nourriture; j'ajouterai, comme ayant abandonné la charité universelle et les secours que tous les hommes se doivent mutuellement.

Mais ne sait-on point, ou seroit-ce qu'on ne le voudroit pas savoir, que cette charité universelle étoit le premier point de la morale des mystères? Quel est l'homme bon, dit Juvénal, digne du flambeau mystérieux, et tel que l'hierophante de Cérès veut que l'on soit, qui

oserait penser que les maux d'autrui lui sont étrangers ; et l'on ne peut pas soupçonner un homme tel que Juvénal, qui l'indignation a mis la plume à la main : *Facit indignatio versum* ; qui a invectivé avec tant de force tous les vices et tous les vicieux de son siècle, d'avoir flatté les hiérophantes de sa nation, s'ils n'avoient pas mérité ses éloges ?

C'est sur nous seuls, dit un chœur dans Aristophane, que luit l'astre du jour, nous qui sommes initiés, et qui exerçons envers le citoyen et envers l'étranger toutes sortes d'actes de justice et de pitié.

Avoir enseigné aux hommes le pardon des injures ! mais les livres mêmes des Juifs, malgré leur zélotypie, en ont des préceptes : vous ne chercherez point la vengeance, dit le lévitique ; vous ne verrez point le bœuf ou l'âne de votre ennemi tomber dans un fossé sans le relever ; quand bien même vous auriez souffert l'injure ; disoit Platon, il ne faut point se venger, parce que se venger, se seroit faire injure ; et qu'il n'en faut point faire : ce mot de vengeance, disoit Sénèque, n'est pas le mot d'un homme,

c'est celui d'une bête féroce ; c'est d'une bête et non d'un homme , disoit Musonius , de chercher comment on rendra morsure pour morsure. J'aime mieux recevoir de vous injure que de vous en faire , disoit Phocion aux Athéniens ; tout ce que je demande aux Dieux , disoit Aristide en sortant d'Athènes pour s'en aller en exil , c'est que les Athéniens n'aient jamais besoin d'Aristide , etc. etc.

Nous portons en nous-mêmes les germes de la *charité* , mais c'est la prière qui les développe en nous ; vous qui ne sentez pas le besoin de prier , ne niez point les œuvres ravissantes de la prière. Cette humilité d'un être foible qui veut s'unir à un être puissant et fort , et dont il apperçoit la bonté immense jusques dans les épreuves de cette vie ; ce que la religion a d'imposant et de sévère n'affoiblit point ses affections. L'amour ne familiarise qu'avec le Grand Être , devant lequel tous les autres disparaissent , et c'est dans la haute contemplation de ses vérités , tout-à-la-fois effrayantes et douces , qu'il s'éloignera des emportemens du fanatisme ou des foiblesses de la superstition.

La religion et l'amour, lorsqu'on est assez heureux pour les connaître, sont les deux sentimens qui ont le plus de force et d'empire, et pourquoi? C'est qu'ils nous transportent réellement hors de nous-mêmes, qu'ils placent notre existence et notre bonheur dans un objet qui nous devient nécessaire; et dans ce que nous aimons sur la terre comme dans ce que nous adorons dans le ciel, il y a toujours quelque attrait invisible; l'adoration religieuse prend le caractère d'une passion tendre, céleste et profonde; elle se nourrit et ne s'épuise pas. Oh! qu'on se souvient point des larmes versées aux pieds des autels, dans la religion de notre jeunesse; qui ne signent pas cette foi du désir: l'amour de Dieu; dans l'âme d'*Augustin*; dans le cœur de *Thérèse*; avoit sans doute un charme dont il est impossible de nous voir l'étendue.

La religion naturelle s'unir étroitement et indissolublement au dogme de l'existence de Dieu; ce dogme féconde tous les âmes; la charité n'est plus une loi humaine; c'est une loi divine; l'avare est un impie, l'homme inhumain s'écarter de la charité; l'égotisme se

punir lui-même; la religion prend soin de combler les inégalités monstrueuses; l'homme n'a plus besoin du code grossier des lois politiques; l'œil fixé sur la Divinité, il sent qu'il ne peut pas manger et voir à ses côtés la famine dévorer ses semblables; il y auroit contradiction entre maître et n'avoir pas un lieu pour poser sa tête; que, s'il a forcément son tombeau, l'homme a son berceau; que le père universel des êtres suit de l'œil la conduite de ses enfans, et qu'il leur demandera un jour à qui appartenoit la terre, si ce n'étoit pour la nourriture de tous.

La religion naturelle doit donc présider à nos lois civiles, où nos lois seroient incomplètes, fausses et dangereuses; et le contrat social, en exprimant dans ses durs liens la sueur et le sang des hommes, ne fera ni la tranquillité ni la sûreté, encore moins la félicité des usurpateurs. Il n'appartient qu'aux lois de la charité de compléter les lois qui doivent prévaloir un jour, quand nos faux calculs auront épuisé toutes les formes de l'erreur.

Si tous les plaisirs nous appellent, ils nous trompent en nous disant, *je suis votre félicité*; il

n'y a qu'une joie réelle, elle est dans la charité. Dieu est charité, dit Saint-Jean, ce Dieu charité n'a-t-il pas dit, par la bouche de l'Apôtre : *aimez-vous les uns et les autres comme votre Dieu vous aime ; qui aime est de Dieu, qui n'aime point n'est point de Dieu. Aimez-vous ; c'est le premier, c'est le dernier des commandemens.*

La théologie parle de religion, mais ce n'est pas la religion ; et quand le monde religion se trouve pris en mauvaise part dans nos livres, c'est toujours son abus qu'il faut entendre.

Il y a une façon populaire de parler de Dieu, que j'aime beaucoup, par le profond sentiment qu'elle suppose : c'est le *bon Dieu* qui a fait ceci ; c'est le *bon Dieu* qui a amené cela ; c'est le *bon Dieu* qui nous a donné de bons fruits et de bonnes vendanges cette année ; le *grand Dieu* de Bossuet n'est pas si beau.

Pour peu qu'on médite avec attention ce que c'est que le meilleur des êtres, on voit que cet Être infiniment aimable, qu'on appelle Dieu, n'est pas puissant pour être puissant, mais pour être bon, juste, sage dans la réalité, paisque sa

toute puissance n'a lieu qu'autant que ses effets sont réglés, déterminés, dictés par chacun de ses attributs. Oh ! que c'est bien d'un tel maître qu'on doit s'écrier : *venez, écoutez ; que le Seigneur est doux.*

La véritable bonté, celle qui consiste dans un désir sincère de faire des heureux, n'est jamais jointe à la puissance d'en faire sans être à l'instant même réduite à l'acte, c'est la bonté active ; la bonté a un rapport essentiel et nécessaire avec des êtres capables d'être rendus heureux ; elle ne peut subsister sans ce rapport.

La bonté est une disposition du cœur qui fait trouver du plaisir et de la satisfaction à faire des heureux ; ainsi en Dieu, l'infinie bonté doit être une disposition infinie, qui lui fait trouver un plaisir et une satisfaction sans bornes, à rendre heureux des êtres susceptibles de bonheur.

- Il n'a pas oublié le *passereau*, il lui a donné l'intelligence pour l'état le plus heureux qu'il fût possible de lui créer.

Qui a dit à l'oiseau qu'un nid attaché à un mur doit être en demi-cercle, dans un angle en quart de cercle, et sur un arbre en cercle tout

entier; et l'abeille, sa petite tête rassemble plus de géométrie que n'en avoit Pascal à l'âge de huit ans.

Quel est le meilleur prédicateur? C'est celui qui peut prêcher contre quelque vice que ce soit sans qu'on s'avise de penser à lui, et qui ne sauroit parler si bien sur une vertu, que son auditoire ne dise avec complaisance : sa conduite parle encore mieux?

La charité ne laisse aux hommes qu'une émulation de vertu, elle interdit les violences de la parole; elle nous indique un beau et nouveau moyen, ce seroit de combattre à qui prouveroit mieux sa doctrine par sa conduite.
Tantum religio potuit suadere malorum.

Heureux qui peut s'écrier, dans la sincérité de son cœur, je viens de faire une bonne action. Pleurez, pleurez mes yeux, et fondez-vous en eau; ah! que les larmes de la charité sont délicieuses! Les ris que la folie insensible laisse éclater dans ses fausses joies, sont des tourmens par comparaison.

Il ne restera à jamais que la langue divine, cette langue qui n'est composée que de deux

mots, *charité* et *bonté*. L'âme y suffit pour que dans toutes les éternités, jamais les entretiens ne puissent s'interrompre. Que la divine charité nous ouvre les trésors de l'amour, qu'elle descende dans cette âme ténébreuse qui ne rêve qu'à l'or ; c'est alors que l'esprit apprendra à se connoître ; la haute intelligence est dans le cœur : sans amour il n'y a plus de science pour l'homme, parce que c'est son amour qui a produit la science, et que par-tout où est la science vraie il y a de l'amour : c'est lui qui brise tous les obstacles. Doctrine humaine, ô doctrine humaine, laisse faire la *charité* ; car ce n'est pas la science qui a produit l'amour.

O véritable science ! ô seule science ! ô charité ! donne-nous les lumières. Voici du bled, du vin et de l'huile ; l'homme qui pompoit par-tout la douleur et le sentiment de sa misère, il en sort, il est puissant ; la charité l'a transformé et tout est accompli.

Si Dieu est le seul être immuable, le seul fixe au milieu du torrent qui brise et entraîne toute la nature, n'est-ce pas à lui seul, à sa voix diabolique qu'il faut nous arracher ?

L'homme sera toujours moins grand par son intelligence que par sa bonté ; le génie est au-dessous de cette charité active qui enfante ces douces et conciliantes vertus , sans lesquelles n'espérons pas que nous rétablissions jamais le repos et la prospérité sur la terre ; c'est pour les avoir proscrites que les troubles orageux et les dissensions règnent de toutes parts. Le divin précepte de *porter le fardeau les uns des autres* , une fois méconnu , les siècles ne sont plus témoins que de l'opprobre et du malheur des humains.

Et comment la charité ne seroit-elle pas le premier devoir de tout être foible destiné à vivre avec des êtres qui lui ressemblent ; car il est bon de se souvenir que vû nos imperfections , nous avons besoin nous-mêmes qu'on nous supporte. Le cercle de nos jours est étroit , celui de nos peines est très-étendu : comment donc s'endurcir et se refuser aux larmes de la commisération et de la pitié.

C'est une adorable religion que celle d'où découle cette bonté affectueuse qui sait apprécier un gémissement et qui rapptche la distance qui sépare le riche d'avec le pauvre. Ne refusez pas ,
s'écrie-t-elle

s'écrie-t-elle au riche , des secours à l'indigent ; je laisse le pauvre à vos soins , vous ne détournerez pas les yeux de dessus ses maux ; ne méprisez pas celui qui a faim , et n'augmentez point le trouble de son cœur déjà aigri par la misère ; ne différez point de donner à celui qui souffre ; ne rejetez point la prière de l'infortune , car celui qui vous maudit dans l'amertume de son âme , sera exaucé dans son imprécation. *Oculos tuos ne transvertas à paupere ; animam esurientem ne despexeris , et non exasperes pauperem in inopia sua. Cor inopis ne afflixeris , et non protrahas datum angustianti , Rogationem contribulati ne abjicias : maledicentis enim tibi in amaritudine anima exaudietur deprecatio illius. Eccl. Cap. 4 , v. 1 , 2 , 3 , 4 , 6. C'est le caractère de l'impie ; dit le sage , de s'endurcir contre la pitié , ce sentiment délicieux qui rend une âme vertueuse , sensible au plaisir de faire des heureux. *Anima impij non miserebitur proximo suo. Proverb. 21 , 10.**

L'opulence dédaigneuse ne jette que des regards de fierté ou de mépris sur tout ce qui l'environne ; devant elle l'orgueil porte un flam-

beau qui éblouit, et dont la fumée forme un nuage épais qui dérobe à ses yeux les besoins de l'humanité souffrante. Où donc est écrite la loi qui justifieroit ce riche ?

Pour être pauvre, a-t-il cessé d'être homme, cet infortuné ? Mais ce riche, il peut tomber du faite de son palais sur le fumier de Job ; ces révolutions ont quelquefois fait époque ; les grandeurs humaines furent-elles toujours fixées sur la tête du riche comme au point invariable de leur cercle ? Le riche est donc intéressé à mériter de ses semblables, le retour des sentimens de l'humanité. L'instabilité de la fortune peut le réduire à une situation plus humiliante et plus cruelle que la misère même. Il n'y a donc pas de convention défavorable au citoyen pauvre qui ne puisse l'être à l'homme riche ; un traité contraire aux intérêts de celui-ci, le deviendra à celui-là. Tous deux contractent de la même manière ; et le contrat qui les lie, a pour base le principe fondamental de la société : de faire aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fissent ; d'être pour eux ce que nous désirerions qu'ils fussent pour nous. *Omnia ergo quacumque vultis ut faciant*

vobis homines et vos facite illis. Math. 7, 12. Le pauvre ne s'est donc obligé envers le riche, qu'autant que le riche s'est cautionné réciproquement envers lui. Le pacte social seroit établi sur des lois contradictoires, sur un principe de dissociation, si une portion de la nation n'étoit point tenue envers l'autre. Ainsi l'ami de la patrie verra dans l'indigent un semblable, un frère à qui il doit des secours à titre de cohumanité; un égal, lié par les mêmes sermens au corps de la République. *Unum corpus, et unus spiritus Unus Deus, et pater omnium.* Gal. 6. 1.

Les richesses n'assurent pas toujours un azyle certain contre la misère; elle s'insinue à travers les lambrequins dorés, et tel, qui aujourd'hui s'est couché voluptueusement dans un lieu de délices, n'aura peut-être pas dans peu de jours de quoi reposer sa tête sous le chaume. Ne voit-on pas l'or et l'argent circuler dans la société au profit de celui qui en dépouille un autre; fluer, refluer sans cesse, s'arrêter, s'échapper, revenir, disparaître, entourer tout-à-coup l'indigent, le porter d'un clin d'œil dans le sein de l'opulence; appeler à ses pieds celui qui naguères le fouloit aux siens,

et qui l'écrasait du poids de son orgueil. (*)

Nous regrettons les temps heureux de l'âge d'or, nous voudrions vivre dans ces Républiques, dans ces Utopies dont tel bon génie a tracé le plan imaginaire. Soyons humains, aimons-nous, ces fables, ces chimères se réaliseront bientôt.

L'on ne fit point de la bienfaisance une loi, sans doute parce que la bienfaisance est une vertu, et qui doit être trop chère à l'homme pour lui être commandée; mais pourquoi n'ajouta-t-on pas au *code criminel* une loi qui eût dicté le châtiment dû au vice d'insensibilité, qui eût dépouillé le riche impitoyable du titre de citoyen? Le vol est un crime que la société punit; l'inhumanité est un crime honteux à flétrir. L'homme dur est l'ennemi de la patrie, une espèce de monstre qui se nourrit de la substance de ses frères, un insensé qui détache son intérêt particulier de l'intérêt général, et qui perd son droit au secours de ses semblables, un citoyen nul qui rompt le pacte social; qui fait tort à

(*) J'ai composé d'après ces idées deux pièces morales : *l'Indigent* et *l'Habitant de la Guadeloupe*.

la nation, laquelle n'est jamais plus redoutable que lorsqu'elle est heureuse, et toujours plus foible, lorsque ses membres éprouvent plus de besoins. L'indigence est un vice secret qui lamine avec lenteur. La misère répand dans la société un esprit d'indolence, une sorte d'engourdissement, d'oisiveté et de découragement d'où dérive une fonte de désordres et de crimes. Riches impitoyables ! c'est vous que la patrie accuse des maux qui la désolent. Les malheurs qui la déchirent, ils découlent de vos entrailles de fer ! Vous n'avez point nourri l'indigent, vous l'avez tué.

L'homme dont le cœur est affaibli par la misère, n'a plus pour lui-même l'estime qu'il doit à la dignité de son être. Dégouté de ses devoirs de citoyen, l'amour de la patrie s'éteint dans son âme abbatue ; humilié à ses propres yeux, il ne rougit pas de paroître au dehors tel qu'il est au-dedans de lui-même.

L'intérêt de la nation ne l'affecte plus, depuis que la nation semble l'abandonner à tous les malheurs qu'il éprouve ; la perte d'un citoyen pour la patrie est donc toujours pour elle la suite

la moins funeste qu'entraîne l'indigence. La patrie est affoiblie par cette perte; en négligeant le pauvre elle se surcharge d'un homme de plus. Les bras du malheureux se lassent enfin de porter le fardeau éternel; dès qu'il se voit négligé de ceux mêmes au service desquels il avoit voué son travail, il se regarde comme étranger au milieu de ses frères, parce qu'il ne trouve en eux que des hommes durs qui ne participent point aux maux qu'il souffre. Désespéré de n'avoir pu toucher leur cœur, il médite contre eux des projets de vengeance; rejeté de ceux mêmes que sa misère devroit intéresser, il grossit la troupe des malheureux qui ont à se plaindre de leurs semblables, et leur misère commune qui les fait s'unir, les rend alors plus méchans et plus dangereux.

Oui, l'indigent, trop fatigué de ses maux et de l'inattention de ceux qui lui doivent des secours, s'indigne du bonheur dont ils jouissent. Dans un coupable délire, il ose, riches impitoyables, reprocher au ciel le présent de son existence et maudite la vôtre ! Je suis, vous dit-il, enfant du même Dieu, votre frère, votre

semblable; pourquoi ne trouverois-je pas comme vous la portion de l'héritage qui nous est commun ? Heureux et fiers d'un luxe qui dérobe la substance qui doit me nourrir, vous refusez de jeter les yeux sur mon infortune, et de vous attendrir; vos entrailles s'endurcissent à mes prières; en vain frappai-je l'air de mes cris, aucune voix consolante ne répond à mes soupirs !....

Mais, quelle que soit la cause qui amène l'indigence dans nos sociétés, l'indigente est également funeste au repos, à la tranquillité et au salut des nations.

Je laisse le pauvre à votre tendresse, dit le Dieu des miséricordes, vous serez soulagé par ses soupirs; ma providence remet entre vos mains le patrimoine de l'indigent, homme riche ! vous serez le père des mortels affligés.

Qu'elle est auguste, la loi qui ennoblit toutes nos actions dans leur source, impose l'obligation de faire aux autres tout le bien que l'on désireroit en recevoir, *Prout vultis ut faciant vobis homines et vos facite illis similiter. Luc. VI 31. De le leur faire sans espoir de retour : Benefacite et mutuum date, nihil inde sperantes. Luc VI 35.*

Mais dans la vue d'accomplir la loi, loi qui sera d'autant plus inviolable que l'on ne peut l'enfreindre sans crime, et qu'elle donne droit à celui qui l'observe, aux récompenses éternelles. *Et erit merces vestra multa ; et eritis filii altissimi.* Luc XI. 3.

L'avarice est le châtimement de toutes ces âmes sans bonté ; elles croient se désaltérer dans un ruisseau, il leur faut un fleuve ; le fleuve ne leur suffit point ; elles appellent les torrens, et les torrens irritent leur soif au lieu de l'éteindre.

Ah ! faut-il à l'homme, pour céder au sentiment de l'humanité, d'autres motifs que le penchant de son cœur ? La base de la société repose sur des devoirs réciproques ; en bannissant la charité, l'on détruit en même-temps la société du genre humain.

Ces hommes abîmés de luxe, de plaisirs, d'oisiveté, ne me pardonneront pas d'oser les entretenir des pauvres ; ils craignent sans cesse qu'on ne leur parle de *restitution* ; mais si je leur disois que la *prodigalité* est synonyme de la *férocité* ; que leur luxe est aussi monstrueux et aussi ridicule à mes regards que celui des chefs de

noirs mares qu'on voyoit au Cap-Français, en
 habits d'écarlate, galonnés sur toutes les cou-
 tures, sans chemise et sans souliers; ils sont
 réellement hideux sous leur opulente parure. O
 feu de la charité, viens pénétrer nos cœurs!
 Prenons une étincelle de ce feu qui anima Owar.
 Qui connoît les délicieuses larmes qu'il a ver-
 sées? Qui lui donna ce patient courage? le feu
 de la charité. Ami de l'homme, monte vers ton
 Dieu par l'amour du prochain. Que votre don
 soit pur; si, en faisant votre aumône, vous
 vous contentez de dire au pauvre de prier pour
 vous, vous lui demandez plus que vous ne lui
 donnez; vous songez plus à vous qu'à lui. Dieu
 n'a produit aucun être sans le confier à tous les
 êtres environnans. Il est cependant, et je m'empresserai toujours
 à le reconnoître; il est et il fut dans tous les
 temps, et sur-tout dans les temps d'oppression
 et de calamités; il est, dis-je, des mortels pri-
 vilégiés, amouleurs de la félicité générale; pressés
 dans un point de leur existence, ils veulent
 étendre et hâter cet ordre et cette harmonie qui
 doivent appartenir au temps et à l'immensité.

Vincent de Paule fut un de ces hommes rares ; nés pour le bien des hommes. Ce qu'il a entrepris de faire pour l'humanité est prodigieux , et il paroît incroyable qu'un seul homme ait pu l'exécuter.

Missions dans toutes les parties du royaume , en Italie , en Écosse , en Barbarie , à Madagascar ; conférences ecclésiastiques , retraites spirituelles , établissemens pour les enfans trouvés , fondation des filles de la charité pour le service des pauvres ; fondation des hôpitaux de *Bicêtre* , de la *Salpêtrière* , de la *Pitié* ; de ceux de *Marseille* , pour les forçats ; de *Sainte Reine* , pour les pèlerins ; du *Saint-Nom de Jésus* , pour les vieillards. Il renvoya en Lorraine , dans des temps fâcheux , jusqu'à deux millions en argent et en effets ; à peu près autant dans les provinces de Champagne et de Picardie , qui étoient réduites à la plus affreuse disette. Ce grand homme trouva encore le temps de se signaler par beaucoup d'autres actions de grandeur et d'humanité. Il mourut le 27 octobre 1660 , âgé de quatre-vingt-cinq ans , sans avoir cessé un instant de travailler. Il fut béatifié en 1729 , et

canonisé en 1737. Je suis fâché qu'on lui ait élevé une statue comme à un conquérant; cet homme d'un autre monde, cet homme céleste, loin de toutes formes matérielles, ne devrait plus être aperçu que par son nom.

Qu'il me soit permis de citer ici des paroles qu'il a sans doute laissées pour la consolation de tous les hommes.

« Moins notre séjour sur la terre est durable, plus j'admire la providence qui ne nous y place que pour y rester si peu. Touchée de nos intérêts, elle ne veut pas que les maux qui nous environnent pour nous éprouver, aient sur nous un empire trop durable. Afin de nous encourager à les soutenir, son amour nous en montre le terme voisin. Dieu semble nous dire : pourquoi vous laissez-vous vaincre par la tristesse ? Je ne vous ai pas faits immortels sur cette terre malheureuse où règnent les douleurs, l'affliction, l'injustice et le crime. Elle n'est pour vous qu'un court passage que je devois à ma sagesse, à mon attachement inviolable pour l'ordre, et même à ma tendresse pour vous. Du milieu de l'abîme où vous êtes, vos plaintes montent jusqu'à moi ; ne

craignez point, je les entends, et je n'y suis pas insensible : levez les yeux, et voyez mon sein paternel tout prêt à vous recueillir. Encore un instant, et vous allez vivre de moi, vivre pour moi, vivre avec moi, vivre en moi, vivre autant que moi ».

O amour ! O promesse ! O vie, la seule espérance de mon cœur ! O jour, près duquel celui-ci n'est qu'une nuit affreuse ! O Dieu magnifique dans vos dons ! O mort si redoutée par les sens, et néanmoins si peu redoutable à la raison, hâtez-vous de venir ! Que l'édifice de mon corps tombe en ruine ; que mon esprit s'envole à sa demeure éternelle ; que la bonté le reçoive, qu'elle le pénètre, qu'elle se répande, qu'elle coule au travers de lui comme un torrent dans les vallées profondes, et altérées d'une longue soif. Douce et flatteuse attente ! par vous mes os tressaillent de joie, par vous j'oublie mes peines présentes, par vous celles qui m'attendent peut-être, sont adoucies d'avance.

O Dieu, l'être des êtres, l'être par excellence, l'être nécessaire, immense, infini, bon, puis-

sans par son tonnerre et grand par sa clémence ()*; c'est un devoir de l'adorer, comme c'est un bonheur de le sentir; *ce Dieu dont la bonté suprême créa tout pour aimer, en aimant tout lui-même*. Homme! as-tu aimé quelque chose? eh bien! tu as aimé le grand Etre; as-tu admiré? tu as admiré le grand Etre; as-tu pleuré de tendresse, de pitié, de sentiment, de charité? tu t'es fondu avec le grand Etre; monte à lui, cours à lui, prie-le, invoque-le; tu ne pourras être consolé ni heureux qu'avec lui. (*)

Le *mens agitat molem* des anciens est une erreur capitale d'autant plus grande, qu'elle semble s'écarter de l'athéisme. L'inventeur et la chose inventée ne sauroient être la même. La cause intelligente a précédé nécessairement tout ouvrage doué du plus petit ressort. Le légis-

(*) Vers d'une de mes *héroïdes*, *Héloïse à Abailard*; œuvre de jeunesse.

(*) Croyez en vous, croyez en la grandeur de votre être qui vous donne droit de tout attendre et de tout vérifier, quand vous ne cesserez de tout attendre, de tout demander à celui qui donne tout.

l'acteur fait la loi et la loi ne se confond jamais avec lui ; la loi ne marche et ne peut marcher seule ; l'ordre précède toute puissance , toute action , tout agent quelconque. Le mécanicien a créé le mécanisme : il faut au dehors du mécanisme une puissance et une force indépendante. Le mécanicien crée , et le ressort peut être dirigé de cent manières différentes , mais la première cause est toujours le centre de la machine et non elle. Le créateur intelligent est donc hors de la nature ; il est contradictoire qu'il soit un avec la matière inerte , ce seroit une dépendance ; et lorsqu'une production atteste l'origine des choses , le développement est qu'il a fallu remonter à une première-volonté bien éclairée , bien constante et bien forte.

Il faut aux méchants les maximes des plus méchants , il leur faut encore ridiculiser la bonté ; ainsi ceux qui ne se sentent pas le noble courage de pratiquer cette vertu , s'étudient à la mettre en problème , soit pour jeter de la défaveur sur ceux qui se montrent jaloux de l'acquiescer , soit pour les en dégoûter tout-à-fait.

Mais l'homme bon , celui qui sent cet ordre

supérieur qui doit tôt ou tard se manifester , devient par là naturellement l'amî et le frère de tous les hommes , et ne se trouve avoir ni l'envie d'être leur maître , ni le besoin d'être leur sujet ou leur disciple. Que nos affections soient toujours pures et répondent à l'éternel amour divin. Ne sentons-nous pas dans notre âme une activité qui nous porte à propager hors de nous ces sentimens généreux qui abondent en nous , et à leur donner l'être. Quel est l'instant où la dignité de l'homme s'aggrandit dans son empire ? c'est lors qu'aux joies illusoires de l'orgueil , il fait succéder les plaisirs purs de la bienfaisance. Faire le bien , c'est se placer dans un état de santé , de cette santé divine et spirituelle si nécessaire à l'homme.

Il faut aimer Dieu , parce qu'il est infiniment bon et miséricordieux envers ses créatures. Si l'immensité du grand Etre nous étonne et nous donne un certain effroi , l'admiration et le respect doivent se fondre en amour ; que l'esprit soit confondu , mais que le cœur soit touché ; ce sentiment d'amour descendra sur nos semblables : nous ferons des actions excellentes en prenant pour modèle

l'être excellent ; et le mouvement du cœur l'emportera toujours sur le plus beau cantique. Augustin a nommé charité le bon vouloir , la bonne intention. La charité donne à l'homme un présent unique et doux à conserver , je veux dire un amour habituel du prochain qui s'identifie en nous et se fortifie , ainsi que Caton aimoit sa patrie sans en tirer aucun mérite ; une censure trop vive , quoique fondée , pèche contre la charité.

L'ardente charité produit quelquefois des effets curatifs les plus éminens et supérieurs à tous les autres. C'est ce qui arrive quand elle réside dans une âme pure , sensible et forte ; nos hôpitaux ont leurs héroïnes ; oui , c'est en les contemplant ici bas que je m'exerce à voir les esprits purs de la région céleste. Combien elles sont radieuses de bonté parmi les misères humaines ! Que de patience , de courage , d'adresse et de sensibilité exquise ; et , qui l'emporte alors sur ce globe , du crime ou de la vertu ? Mais qui donne à cet être foible cette noble impulsion ? L'Être-Suprême , auteur infatigable de toutes les propriétés et forces de la nature

nature générale et individuelle. Quand le motif est grand, il n'est pas de puissance aussi efficace que la charité : en même-temps qu'elle est très-agréable à la divinité, elle produit seule des transports dans l'âme où aucune autre affection qui n'est basée que sur l'amour propre, ne sauroit atteindre. Ah ! quand nous serons dématérialisés, combien nous acquêterons de connoissances ; nous saurons que l'imposition des mains et la foi vive de la charité peuvent être également utiles à notre prochain et à nous-mêmes. Quand l'homme interroge sur son devoir physique et moral, l'Éternel, l'Éternel alors daigne lui répondre par des œuvres qui portent l'empreinte non équivoque de sa sagesse et de sa bonté divine ; ce sont autant de bouches qui disent à l'homme contemplateur, je t'ai tout donné, *sois juste et bienfaisant* ; ainsi, ce n'est pas la crainte qui a enfanté la religion, mais bien l'amour et la reconnaissance. Oh ! que les académies, en nous donnant des *mots* et des *Dictionnaires*, ont détruit en nous l'inclination naturelle et bonne du *sens moral* ! que leur pédantisme a éteint d'idées sentimentales !

C'est ainsi qu'après avoir recommandé le travail, ce qui emportoit, selon nos idées, tous les travaux féconds, variés et aimables de l'agriculture dans tous ses rapports; des manufacturiers du luxe le plus brillant, mais le plus inutile et même le plus dangereux, se sont emparés de l'espèce humaine dans les premiers âges de l'adolescence et de la jeunesse, pour les condamner dans des enclos obscurs à des mouvemens purement mécaniques, leur mesurant l'absolu nécessaire aux dépens de leur force et de leur santé, les métamorphosant sous nos yeux en véritables nègres blancs; de sorte que les générations, le plus visiblement rabougries, sortent de ces manufactures célèbres; qui coûtent tant à l'humanité pour enrichir des *bâilleurs de fonds*; et tous les sots et ineptes publicistes, et de déplorable *Smith* à leur tête, de crier *bravo*. Ce *Smith* est bien le plus ingénieux démon, qui par ses froides analyses a jeté, parmi les penseurs sans entrailles, les petites idées mercantiles les plus convenables à un peuple midas, ne voyant que l'or, et *diamantaire* de cœur et d'esprit. Eh bien ! *Smith* a reçu les

honneurs des *philosophes* ; qui n'ont pas encore le bon sens de Sancho-Pança, qui préféreroit à un lapidaire un *planteur de choux* ; et les journaux du temps, de mordre à l'amorce empoisonnée de *Smith* ; croyant faire preuve de sagacité, eux et *Smith* n'ont jamais entendu le mot *charité*.

Apparoissez, mes *bons anges*, vous qui m'inspirez et qui ne me trompez pas ; oui, j'écris d'après la prière pour connoître la sainte vérité ; et si l'ancienne doctrine, si la doctrine qui dit que chaque homme a son ange, son bon ange, qui plane sur sa tête, qui est son ami, qui fut son ami dans un autre monde, et qui l'a suivi dans celui-ci, qui le console dans ses disgrâces et les adversités, qui lui apparaît dans l'ombre des ténèbres, et qui lui inspire, quand tout l'abandonne, de la force et du courage, qui est enfin un intermédiaire entre lui et la Divinité ; cette doctrine sentimentale, toute sentimentale, fut-elle illusoire, ne seroit-elle pas encore préférable à la sécheresse de l'incrédulité, au néant affreux de l'athéisme, aux prononcés bizarres et précipités sur ce qui intéresse tant l'hu-

manité; et si cette doctrine n'est pas un songe, ainsi que je me plais à le croire, que d'anges ont dû planer au-dessus de l'horizon où tant d'innocens gémissaient dans les prisons, où tant d'êtres sensibles et malheureux étoient rassemblés d'après les plus misérables documens et les vues les plus bornées, comment ces captifs n'ont-ils pas succombés au désespoir? Comment ont-ils eu tant de constance, lorsque chaque jour, parmi eux, des bourreaux venoient les choisir et leur annonçoient le sort qui les attendoit le lendemain?

Ah! sans doute, ce qui soutient le monde politique, dans les jours de ténèbres et de fureurs, ce qui empêche sa dissolution totale, c'est cette hiérarchie céleste qui verse le baume de l'espérance dans les cœurs infortunés, et qui leur dit que le règne des méchans est de courte durée.

Tandis que notre âme est unie actuellement à ce qui est au-dessous d'elle, elle a bien une autre union avec une nature supérieure qui la touche, qui l'éclaire, la meut, la modifie en une infinité de manières; ce monde est celui des esprits,

lequel nous environne ; il est peuplé d'êtres charitables et qui s'apprêtent à tirer le rideau qui nous empêche de jouir de la lumière ; notre corps n'est pas nous, notre âme, au contraire, c'est nous-mêmes, nous sommes dans l'élément des esprits parmi les autres intelligences qui nous voyent, et nous ne voyons ni notre substance, ni celle des autres ; bientôt les choses changeront, de face : nous verrons les autres intelligences, nous nous verrons nous-mêmes, dégagés du corps et de toute matière ; désabusés de toute erreur, nous ne serons plus ni matériels, ni matérialistes ; nous serons ce que nous sommes. Nous serons plus ; nous serons heureux, et heureux pour toujours, si nous ne sommes pas assez insensés et assez ennemis de notre bonheur, pour nous rendre indignes, pendant cette vie, de ce qui nous est promis dans l'autre.

On a cru qu'il existoit des anges tutélaires, et que les morts s'occupoient quelquefois des vivans. Il se peut en effet, et je suis très-porté à le croire, que des âmes bienheureuses veulent bien s'occuper de nous. S'il leur est doux de se souvenir qu'elles ont fait le bien, leur seroit-il

indifférent de le faire encore, et dédaigneroient-elles une partie des soins que Dieu ne refuse pas de prendre lui-même?

Il se peut donc que l'ombre de mon père ou de mon ami m'escorte en silence, et sourie secrètement à mes bonnes actions. Cela est très-vrai sous un certain point de vue; car celui qui régit toute chose, possède éminemment les qualités qu'on peut supposer à ces génies.

Il se peut encore que les génies se rendent quelquefois sensibles, et la raison peut justifier cette croyance qui a été quelquefois autorisée par l'histoire. Notre humanité prouve que les âmes peuvent avoir des corps, c'est-à-dire une manière d'être sensiblement active et passive. L'inégalité des animaux prouve par le fait que cette manière d'être est plus ou moins parfaite. Il se peut donc que des génies soient répandus autour de nous, et puissent nous voir et nous analyser jusque dans notre structure intime; tandis qu'ils échappent eux-mêmes à nos regards. Il se peut que les âmes des morts soient gazées de quelqu'enveloppe légère; et si elles ne peuvent exciter des sensations dans autrui, elles peuvent tout au

moins en recevoir de nouvelles, et retenir celles qu'elles avoient eues dans cette vie: Nous avons reconnu que la conscience exigeoit le souvenir, et que le souvenir sembloit exiger des sensations.

Si les peines et les plaisirs de l'autre vie consistent dans une réminiscence abstraite, et dans le développement des idées dont ici bas nous n'avons que le germe; si nous devons n'être heureux ou misérables que sur notre propre fond; si nos modifications toutes spirituelles doivent alors n'avoir aucun rapport avec notre existence actuelle, j'avoue que le retour des sensations est une chimère. Mais s'il faut y ajouter des souffrances physiques, voilà les sensations revenues parmi nous, puisque souffrir est une douleur, c'est sentir. Il paroît même que le sentiment ne se borne pas alors à une simple impression de douleur: il en faut d'autres qui soient plus étendues, et assez diversifiées pour être comparables. Voici quelques considérations que ce cas fournit, pour autoriser la croyance des esprits.

La punition d'une âme pécheresse est en raison de sa durée et de son intensité; augmentez l'un ou l'autre de ces circonstances, et diminuez

la seconde en même raison , la punition n'aura pas changé. Or , elle doit être infligée de la façon la plus favorable au coupable , la bonté divine le veut ainsi ; il faut donc que cette punition laisse à l'âme quelque liberté , afin qu'elle puisse réparer ses fautes par des actions contraires. La liberté suppose la puissance de délibérer et de comparer ; il faut donc que l'impression douloureuse ne soit pas assez cuisante pour absorber les puissances de l'âme et ses conceptions. Ces conditions paroissent remplies si les esprits punissables sont contraints d'errer autour de nous. Ils voyent avec douleur les funestes effets de leurs délits ; ils s'efforcent d'inspirer aux hommes des pensées plus salutaires ; ils s'humilient sous la main qui les frappe ; et ils dépouillent ce reste d'attache qu'ils pouvoient avoir gardé pour les sensations défendues.

Il est bien probable que la situation d'une âme devient , après la mort si , nouvelle et si frappante , que le souvenir des anciennes sensations doit presque aussitôt s'effacer ; mais si nous sommes environnés de génies ou d'hommes aériens , il ne faut pas s'étonner de ce qu'ils

n'apparoissent qu'assez rarement. Ils ont trop peu de rapport avec nous pour être sensibles ; et la Providence, qui nous tient assidument dans le doute à l'égard des détails de l'autre vie , ne veut point nous révéler ici bas de si grands secrets. Elle veut que nous tendions vers un objet nébuleux autant qu'immense ; et non pas que nous bornions nos idées et notre espoir dans une modification sensible et trop peu supérieure à celle que nous éprouvons.

Cette croyance n'étant point absurde , ne doit attirer aucun reproche à l'antiquité qui l'a admise , et c'est un repos nécessaire dans la route des recherches métaphysiques , pour ceux qui ne peuvent s'élever à des idées plus simples et plus générales.

Quoiqu'il en soit des particularités qui concourent à la situation des âmes après le décès , il suffit que les coupables voient toute l'étendue du mal qu'ils ont fait , pour que leur châtiement soit sévère. Il suffit aussi qu'ils se repentent et qu'ils désirent de mieux faire , pour que leurs erreurs se réparent.

Je crois qu'on fait les hommes beaucoup

plus méchans qu'ils ne sont. Que de courage, que de grandeur, que de dévouement généreux n'avez-vous pas vu à côté de la violence des crimes, et les balançant par les efforts les plus estimables; il y auroit même de nos jours un ouvrage à faire, intitulé : *de la bonté de l'homme*; tel que je le propose, ce n'est pas l'ouvrage d'un jour, ni même celui d'une année. J'ose prédire au philosophe qui entreprendra cet écrit, qu'il sera dédommagé des peines qu'il prendra pour le faire, par le plaisir délicieux de reconnoître l'instinct moral de l'homme, mine précieuse, non encore attaquée, mais inépuisable; il se convaincra que les hommes ont tous dans le cœur de la bonté, de la justice et de la vertu : l'éclipse totale de l'astre n'empêche point qu'il n'existe et qu'il ne reparaisse; quiconque ne sent pas son génie, n'en a pas; quiconque ne sent pas en soi la bonté, peut encore en demander à Dieu, et il en obtiendra. Si l'on est obligé de parler aux hommes, je crois qu'on devroit commencer par les étudier; c'est une bien mauvaise philosophie que celle qui méprise les hommes; d'ailleurs rien n'est si digne de mépris

que le mépris. Comment croira-t-il l'homme méchant , celui qui adore un Dieu bon ; la méchanceté est un désordre , mais le désordre , quand on plane très haut , n'est qu'une exception dans l'univers physique et moral. Je ne connois rien qui soit aussi mortel au sentiment que l'analyse ; vous voulez connoître les hommes , apprenez à les estimer ; mais c'est en avilissant la vertu , dans notre siècle , que l'on a donné naissance aux forfaits. Quelle seroit grande cette philosophie , qui proclameroit ces paroles : enfans de Dieu , vous êtes nés bons ; si vous avez cessez de l'être , vous le redeviendrez après d'utiles épreuves.

Des êtres pervers , accoutumés à dénaturer les idées les plus saines , se sont efforcés de persuader à leurs sectateurs que la bonté n'existe point sans foiblesse , comme si la sagesse , qui est le régulateur des actions des hommes , ne s'allioit pas naturellement avec la bonté. Le raisonnement , pour ainsi dire , mit la morale à l'alambic , et elle s'est évaporée dans leurs distinctions métaphysiques ; ou plutôt elle a pris la teinte de chaque caractère vicié par les

préjugés, en sorte que l'on peut à peine en deviner quelques traits, à travers le masque de l'hypocrisie et de la dissimulation dont chacun se couvre.

Ceux qui ne se sentent pas le louable courage de pratiquer la vertu, s'étudient à la mettre en problème, soit pour jeter du ridicule sur ceux qui se montrent jaloux de l'acquiescer, soit pour les en dégoûter tout-à-fait.

Jadis l'hilarité, qui s'épanouissoit sur les visages, étoit le signe de la bonté. La plupart des physionomies de la jeunesse actuelle sont tournées à l'ironie, et il en est peu sur lesquelles on ne lise l'impression d'un vers libertin de la *Pucelle*.

Le front calme et serein de nos ancêtres annonçoit aussi le calme de leur cœur, exempt de fraudes et de malice. Ils n'avoient qu'une pensée, c'étoit celle de faire le bien; voilà pourquoi la bonté étoit le trait caractéristique de leur visage auguste. L'Hôpital, Montaigne, Charron, Sully, Fénelon, nous en offrent encore le modèle, par leurs images vénérables; Jésus, toujours simple et bon, doux législateur des

chrétiens , n'est-il pas le modèle accompli de la beauté et de la bonté ? Ah ! quel pinceau pourra exprimer le charme ravissant répandu sur sa tête céleste , celui de ses tendres regards , la douceur et la grâce de sa bouche , quand étendant les bras , il dit avec une si touchante bonté : « laissez venir à moi ces petits enfans ».

La bonté a placé la première pierre de l'Hôtel-Dieu , où l'indigent , l'homme persécuté par le destin , trouvent où poser la tête , le médecin consolateur , l'espérance ou la mort , hélas ! terme de leurs maux.

La bonté a bâti la maison des Enfans trouvés , pour sauver d'un trépas anticipé les fruits innocens de la foiblesse ou d'un amour malheureux.

La bonté , c'est le génie ; c'est elle qui suggère les inventions les plus utiles ; elle a élevé les temples à la Divinité , pour que nous y fussions en sa présence dans une adoration perpétuelle.

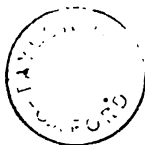
Celui qui planta , sur le bord de la Seine , un poteau près d'un précipice , pour montrer au nageur imprévoyant ou téméraire le gouffre invisible de la mort , fut un homme de bien.

L'inventeur du moulin à vent dut être aussi

un homme bon, et plus digne de la couronne de l'immortalité que le fondateur de la statue d'un tyran.

La bonté est le principe de nos meilleures pensées, comme de nos meilleures actions (*). Si depuis long-temps elle n'étoit point morte au fond des cœurs, nous n'eussions pas vu tant d'hommes traîtres et perfides, tant de faux amis, tant d'usuriers, tant de dilapidateurs de la fortune publique, tant de séducteurs, tant de juges sanguinaires, tant de satellites vendus à leur cruauté, tant d'architectes complaisans pour creuser les cachots où l'on ensevelit l'innocence, tant de charpentiers pour construire des guillotines permanentes; nous n'eussions pas vu tant de tigres à tête humaine, massacrer, noyer, fusiller.....

(*) L'homme bon est meilleur que la loi bonne, comme le méchant est plus mauvais que la mauvaise loi; les proconsuls des comités ont été plus cruels encore que les décemvirs; Turgot vouloit faire plus de bien à la France, que n'en vouloient faire à-la-fois plusieurs hommes de bien.



Il est temps, hélas ! que la paix fasse cesser toutes les vengeances, qu'elle reconcilie les français avec eux-mêmes. Ils seront heureux quand ils seront redevenus bons, quand ils seront tous persuadés de cette grande vérité, qu'il n'est point de bonne action qui ne soit récompensée, et pas de mauvaise action qui ne soit punie. Cette vérité est le complément de la morale, l'objet le plus essentiel de la méditation du philosophe qui croit sincèrement à la Providence, à la justice divine et à l'immortalité de l'âme.

Il faut que l'incrédule à cet égard garde en son cœur des motifs secrets bien puissans, pour embrasser un système si décourageant et si triste. Quelle différence de bonheur actuel ou espéré entre lui et le croyant ! La vie offre à chacun d'eux une suite de plaisirs à peu près pareils ; mais cette suite n'est pour l'un qu'un léger prélude, au lieu que l'autre y concentre tout son espoir ; et ses plaisirs s'aigrissent encore par les réflexions amères qu'il est forcé d'y joindre. Le croyant jouit en paix, parce qu'il a l'espoir de jouir toujours ; l'athée se trouble et s'empresse,

parce qu'il ne dispose que d'un moment qui ne reviendra jamais. La voûte des cieux, si vaste et si brillante, fait sur chacun d'eux une impression bien différente; l'un y reconnoît sa patrie, et l'autre n'apperçoit qu'une décoration fortuite et passagère.

L'athée qui contemple la nature, se voit environné d'agens bruts, dont l'action rigide et irrévocable l'entraîne au néant. Les êtres sensibles ne l'émeuvent guères, car il ne voit en eux que des aggrégations forcées qui vont se dissoudre. La nature des atômes n'est point inférieure à la sienne; les marbres, les cailloux sont ses égaux et ses frères, et c'est apparemment la dureté de son cœur qui l'empêche d'y répugner. Cruel à lui-même, il rejette un Dieu dont la grandeur seroit sa sauve-garde, et c'est sous la main de fer de la fatalité qu'il se réfugie. Il s'enfonce à dessein dans les ténèbres et fuit la lumière que ses yeux ne peuvent plus supporter. Il a cru se rendre heureux en coupant le nœud des chaînes sociales, mais cette prétendue liberté n'est qu'un malheureux abandon; c'est l'état d'un voyageur perdu dans un désert

vaste

vaste et aride. Tous les êtres se tiennent par le principe commun qui les produit et les conserve, mais l'athée se détruit lui-même en niant ce principe ; il s'isole, il se retranche de l'arbre dont la tige servoit à le soutenir.

La tristesse qui ronge le cœur de l'incrédule, dément en secret le rire dont il se masque. Sa morale épicurienne, qui ne parle que de plaisirs, est au fond la plus désespérante que l'on ait pu imaginer ; c'est un cadavre chargé de fleurs. Bientôt les pertes de l'âge rapprochent l'athée de la décrépitude et lui font entendre la mort qui secoue les clefs du tombeau. Quel malheur que de sentir peu à peu les appuis de la vie nous défaillir, et de descendre pas à pas dans cette profondeur obscure et muette qui doit nous engloutir pour jamais !

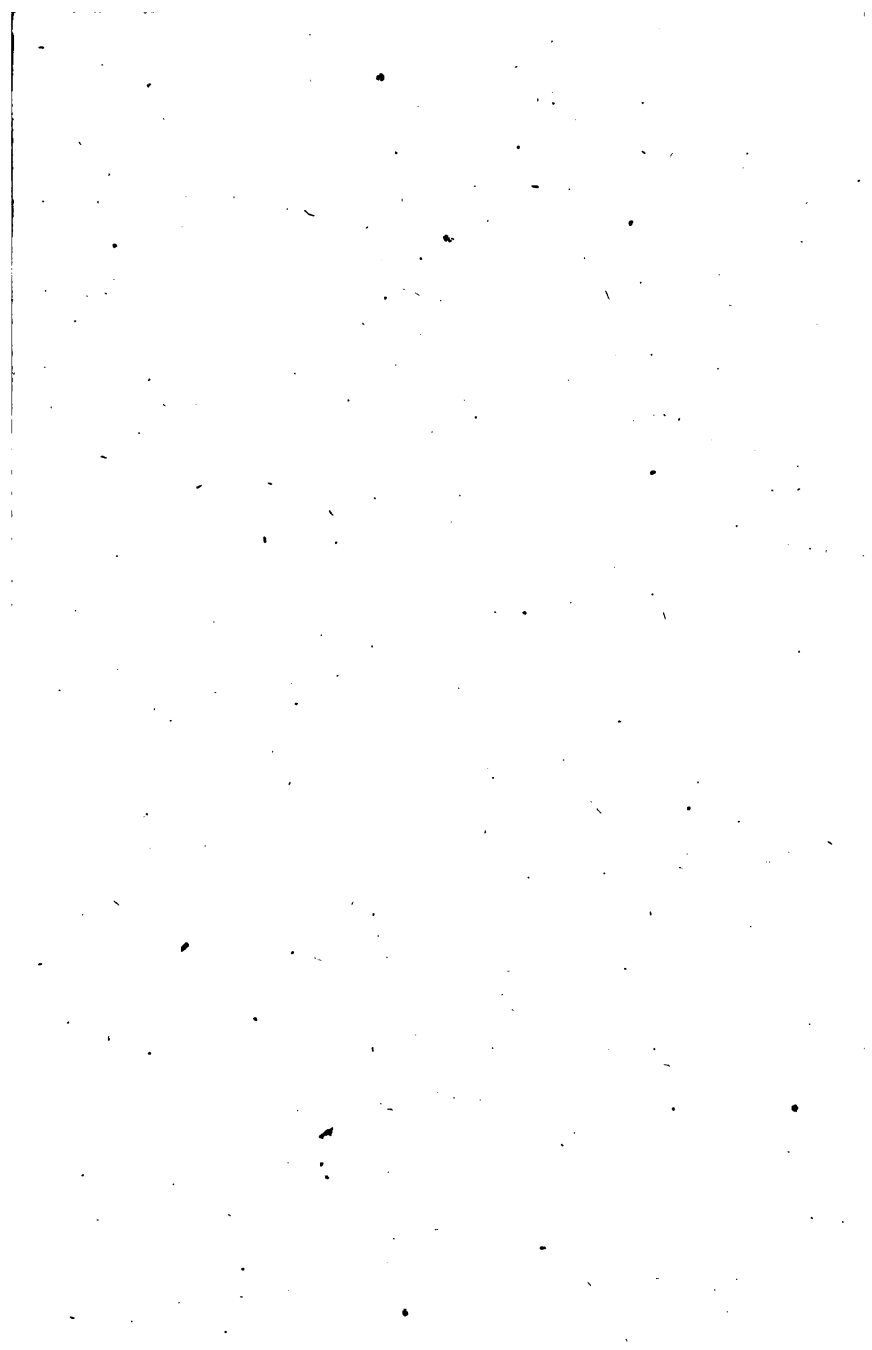
Le déiste, au contraire, ressent avec transport la douce harmonie de la nature. L'ensemble et l'accord de tous les mouvemens lui démontre une sagesse qui les dirige ; l'immensité des choses, leur splendeur, leur utilité, le font tressaillir sans épouvante. Il lui suffit de lever les yeux, pour voir sur sa tête un exemplaire de la Di-

vinité. Il s'égare dans des palais enchantés dont il ne voit pas encore le maître, mais dans les richesses qui brillent de toutes parts; il reconnoît les symboles de sa magnificence et de sa grandeur. Il ne murmure point d'avoir des obligations à remplir; c'est un moyen de s'acquitter envers son créateur. L'aspect des épreuves qu'il doit subir ranime son courage et ses espérances. C'est la carte de son pays natal; c'est le chemin qui mène à l'immortalité.

Un sentiment secret nous rappelle notre céleste origine, et chaque jour nous ramène l'aspect des chiffres divins taillés dans les cieux... Sachons y lire.

FIN.

61621896





sl 1

-lys-

1751-



